

140 - 1930

A la manière du benji *

Jean-Pierre Margier

*« C'en est assez maintenant, Seigneur, prends ma vie,
car je ne suis pas meilleur que mes pères » — I Rois 19/4.*

A la manière d'Elie ou de Jonas,

j'expérimente cet attachement risqué à quelqu'un

qui, par la Mission de France interposée,

m'a déposé depuis 25 ans à La Seyne.

La Mission, à la manière du « Benji »,

qui envoie Dieu seul sait où dans les choses humaines

et vous ramène à la source par une force élastique :

envoi risqué dans l'épaisseur d'une population à la condition ouvrière rude...

et retour appuyé à l'attache de l'Évangile

qui ne peut rester fermé dans la poche.

« Venez à l'écart et reprenez-vous un peu » — Mc 6/31.

La Mission, comme le Benji, me met en situation périlleuse.

* Prouesse sportive risquée qui consiste à se jeter dans le vide accroché à un cordon élastique qui fait jouer le corps comme un yo-yo.

Matelot sans navire

je le suis devenu.

*Le Matelot, c'était l'équipier du tôlier, chaudronnier,
ou autre électricien et monteur des « Constructeurs de Bateaux »,
sur les « bords » ou dans les ateliers.*

Pendant 20 ans, j'étais ce matelot-là...

quand vint le sinistre et la tempête à La Seyne.

En cinq ans, le chantier naval est liquidé,

vendu aux petits et grands prédateurs industriels de la navale.

Il ne me reste que le silence amer ou la colère,

face aux théories du plein emploi comme facteur de développement.

A La Seyne, des milliers de matelots sont laissés à quai,

dans le vide de leur cité HLM

dont ils risquent bientôt d'être expulsés pour loyers impayés.

Je continue la route avec cet équipage de travailleurs,

en pleine tempête de la reconversion inefficace et du chômage de longue durée.

J'expérimente à la fois la désespérance du moment

et la richesse insoupçonnée de la lutte des classes,

qui renaît mystérieusement,

comme une source vauclusienne qui ressurgit après son écoulement souterrain,

dans le redressement de tel ou tel compagnon.

Matelot et prêtre

*« Ce n'est pas des anges qu'il se charge,
mais des enfants d'Abraham » — Heb 2/16.*

En chair et en os, c'est cette charge-là que nous avons reçue

et que j'essaie d'honorer en prenant au sérieux

l'épaisseur des choses humaines de la population seynoise avec laquelle je vis...

« pour le long cours », diraient mieux que moi mes frères de la Mission de la Mer.

*A La Seyne, les temps sont durs :
l'endettement des familles, le chômage des adultes et des jeunes
ne laissent guère de répit :
La ZUP de Berthe devient une paroi verticale
où l'effort exige, du corps et de l'esprit,
l'attention de l'instant et l'enchaînement des mouvements :
seulement le souffle pour « espérer contre toute espérance ».
L'aujourd'hui est à tenir,
comme on tient une prise avant d'en rattraper une autre.
Petits espoirs collectifs et associatifs pour faire face au vertige :
retenir son souffle pour le geste suivant
qui a l'ambition de progresser « encore un peu ».
Tout est alors infime et grand à la fois.*

Prêtre de l'Exode

*Ne tenir plus rien et pourtant tenir à Lui.
Le quotidien, comme la manne, devient la nourriture nécessaire.
« Comme s'il voyait l'invisible, il tint ferme » — Heb 11/27.*

Prêtre de l'exil

*« Souvenez-vous du Seigneur sur cette terre lointaine » et inhospitalière.
Lutte à mort contre la désespérance et le fatalisme meurtrier.
« Mon travail a été de soutenir l'espérance de mon peuple.
S'il existe une petite étincelle d'espérance, mon devoir est de la nourrir » — Mgr Romero.*

Prêtre pour l'équipage

*Ministère modeste de l'accompagnement,
sans avoir besoin de succès pour vivre l'Évangile de Jésus.*

*A la manière du disciple qui n'est pas au-dessus du maître.
Ministère de tendresse et de bonté
dans la dureté de rapports sociaux, imposée par l'idole Argent.
« Qu'il n'y ait pas chez toi de Dieu d'emprunt » — Ps 81/10.
Les compagnons m'ont appelé à bien des tâches inattendues
pour assurer la maintenance des maillons de la vie collective
dont ils ont besoin :
responsable, je le deviens peu à peu
dans l'expérience de mes limites et l'urgence des besoins,
et je murmure, à la manière de Paul aux Galates :
« tout ce que je vis de vie humaine,
je le vis dans la foi au Fils qui m'a aimé » — Gal 2/20.
L'Évangile, pour cet équipage, me demande de ne pas être idolâtre.*

Demeurer en capacité

*« Ton collègue, me dit un camarade, un ami, un frère
à qui je parle de Jésus depuis 20 ans,
a été lui aussi tordu sur son bois.
C'était pire que nous et il sait ce que nous passons ».
Capables de Dieu, ils le sont, ces femmes et ces hommes qui parlent ainsi.
Dieu le sait.
« Le Seigneur est en ce lieu et je ne le savais pas » — Gen 28/16.
Capable de rester en communion dans une Eglise pour les hommes,
et pas assez des hommes,
pour le peuple,
et pas assez du peuple.
Le « Benji » ne cesse de me rappeler l'eucharistie de l'universel cadeau.
Mission et vie spirituelle à la manière de l'élastique.
Pourquoi pas ?*

La Seyne, le 24-11-1989

Mystère de Dieu et mystère de la souffrance de l'homme

Benoît DESCHAMPS

Embauché début 83 au C.H.U. de Grenoble, j'ai inauguré ma « carrière hospitalière » comme Agent des Services Hospitaliers au Bloc opératoire de Traumatologie-Orthopédie. Faisant le ménage, et, en même temps, fonction de brancardier, j'ai vaqué ainsi de « salle d'op » en « salle d'op » pendant 2 années. Ce fut la rencontre avec le monde hyper-technique et hyper-fermé du « Bloc » opératoire, qui porte bien son nom. Ici, peu de place pour les « sentiments humains », précisément déplacés, ni moins encore pour l'« écoute » du malade, totalement anesthésié. Ce qui compte avant tout, c'est l'efficacité : il s'agit essentiellement d'être « opératoire » et de respecter le sacro-saint « programme », lui-aussi « opératoire ». Un monde qui m'a paru clos, agressif, sans pudeur, habité d'un vague « sentiment » de toute-puissance sur la vie : la mort y est presque toujours synonyme d'« échec ». Echec souvent mal assumé par le personnel qui, par tous les moyens, fait « bloc » contre la mort : chacun se donne ainsi l'illusion d'échapper à l'incontournable question du sens de ses gestes opératoires, apparemment « purement techniques ». Bref, un monde à part, avec un soupçon de mépris pour les Unités dites « de soins », reléguées aux basses besognes « post-opératoires ».

Je ne regrette rien de cette première période à l'Hôpital, mais le temps vint pour moi d'aller opérer ailleurs.

C'est pour avoir davantage un rôle de « soignant », et donc être davantage auprès des malades, que je fis alors les études d'Aide-soignant. On s'en doute, me retrouver ainsi sur « les bancs de l'école », à 34 ans, ne fut guère confortable. Bardé de diplômes (Maîtrise de Lettres Classiques, Maîtrise de Théologie, Ecole Biblique de Jérusalem, etc.), habitué à occuper plutôt la position d'enseignant, il fallut précisément trouver ma juste place. Et l'on imagine sans mal l'incroyable décalage, notamment culturel, avec mes « camarades de classe » : 98 % de femmes, presque toutes anciennes A.S.H., ayant parfois vingt ans de métier et, au mieux, de niveau B.E.P.... L'« être-avec », leit-motiv du discours de la M.d.F., continuait de prendre pour moi une figure très concrète. C'était la nouvelle étape d'un réel chemin d'humilité, voire d'humiliation : l'autoritarisme de la hiérarchie, on le sait, sévit lourdement à l'Hôpital comme ailleurs (malheur aux élèves !). Bonne formation au demeurant, dans la mesure où elle laissait toute sa place à la technique, bien nécessaire ; et toute sa place à l'aspect relationnel de notre métier de soignants.

Depuis — cela fait maintenant quatre ans —, je suis affecté dans un service de Chirurgie Générale et Digestive. A l'Hôpital, cette Unité de soins est réputée très « lourde », quant à la charge de travail, mais aussi quant au type de pathologies traitées : outre les appendicectomies, cholécystectomies, etc. que nous considérons comme des gestes « légers » (ce qui n'est pas toujours le cas du point de vue des patients !), il s'agit pour beaucoup de cancers (entre 30 et 40 %) souvent incurables et qui, à plus ou moins long terme, entreront dans ce que l'on dénomme pudiquement la « phase terminale ». C'est dans notre service également que sont prises en charge les transplantations hépatiques, qui supposent évidemment un énorme plateau technique. Il va sans dire que, pour le personnel un peu conscient de son rôle de « soignant », passer d'une « appendoc » (5-6 jours d'hospitalisation) à une greffe de foie (des mois de séjour à l'Hôpital), pour ensuite aller aider un malade à vivre sa mort (sans oublier tous les autres patients : 35 lits), tout cela, dans une journée, exige une énergie, une disponibilité et une faculté d'adaptation peu ordinaires.

Mon objectif prioritaire, c'est de bien faire mon métier de soignant. Et je m'en fais une très haute idée. Il s'agit d'un corps-à-corps quotidien avec l'homme souffrant, pour chercher obstinément, avec lui, à se retrouver, en lui, et développer ses propres forces de vie. Il s'agit d'appartenir à un « Service » — et donc d'avoir pour fonction d' « être au service de », et qui plus est « hospitalier » : quel métier magnifique ! Et qui, à mes yeux, vaut pour lui-même, m'intéresse et me passionne comme tel.

Bien faire mon métier : cela signifie « assurer » d'abord au plan technique ; mais également, et peut-être surtout, assurer une qualité d' « être » au quotidien ; qualité de relation, d'écoute, d'aide, d'accompagnement, aussi bien d'ailleurs auprès des malades que des collègues de Service. Cela suppose d'arriver « frais et dispos », disposé et disponible (!) à son poste de travail, le matin ou l'après-midi. Pour y « être » vraiment : conscient de ses limites, certes, mais non pas déjà fatigué ou envahi par les soucis de ce qui fait aussi de nous des prêtres ; à savoir nos « charges pastorales » et autres responsabilités. Pour ces années à Grenoble, c'est d'abord dans mon métier de soignant à l'Hôpital que se joue et que se noue ma vie d'homme, de croyant et de prêtre.

S'il faut parler d' « engagement » au travail, j'ai une autre préoccupation qui me tient à cœur : étant particulièrement attentif à la qualité des soins à apporter aux malades, mais également à la santé des « travailleurs de la santé » — n'est-ce pas important aussi ? — je me suis engagé ces dernières années dans la réflexion sur la question « soins aux mourants et santé des soignants ». Quitte à renoncer par exemple à un engagement syndical, c'est là que, délibérément, j'ai choisi de mettre mon énergie.

J'ai en effet profité d'une opportunité institutionnelle (cf. la circulaire ministérielle d'août 86, incitant les établissements hospitaliers à améliorer les soins aux mourants) pour participer, pendant 2 ans, à la commission « Soins palliatifs » créée par notre C.H.U. à cette occasion. Ladite commission avait l'immense avantage de rassembler toutes sortes de partenaires du personnel hospitalier (Administrateurs, Médecins, Chefs de service, Chirurgiens, Anesthésistes, Surveillantes, Psychologues, Kinésithérapeutes, Infirmières, Aide-soignantes, A.S.H., etc.).

Il va de soi que la réflexion dans ce domaine supposait un énorme investissement personnel : travail sur soi, stages, formation à l'écoute, etc. La relation d'aide ne s'improvise pas ; j'aurai l'occasion d'y revenir.

Cette réflexion concertée dans mon hôpital aura permis au moins deux choses : un projet de création d'une Unité de soins palliatifs ; mais aussi et surtout une réflexion approfondie de mon équipe soignante sur l'accompagnement des malades en fin de vie. Par des moyens appropriés, l'enquête, suivie d'un rapport écrit, que j'ai menée dans mon Service pour les besoins de la commission, a permis en effet de laisser s'exprimer l'immense souffrance de mes collègues aux côtés des mourants ; elle leur a donné également, du moins à certaines d'entre elles, des moyens de trouver la juste distance dans leur relation d'aide.

« Quelles motivations ont déterminé le choix de cet engagement ? ». Tout d'abord, je dois dire que j'ai effectivement « choisi » d'être aide-soignant plutôt qu'infirmier, par exemple, voire médecin... ! Combien de malades ne me connaissant pas, se crispent légèrement en me voyant entrer dans leur chambre et, mi-craintifs mi-confiants, me lancent un grand : « Bonjour Docteur ! », et moi de répondre aussitôt : « On se calme sur le « Docteur » ! Bonjour M. ou Mme X ; je m'appelle Benoit, je suis aide-soignant... ». La décrispation est instantanée. Les études d'infirmier auraient été trop longues (à mon âge !), mais surtout la fonction infirmière trop « technique » pour ce que je crois être appelé à vivre à l'hôpital. La place des aide-soignants est, à mes yeux, irremplaçable : apparemment et hiérarchiquement les moins compétents pour soigner, ils sont, on le sait, au plus près des malades et leurs meilleurs confidentiels : confiance, confiance, n'est-ce pas là le fondement même de toute relation de « soin » digne de ce nom ? Je peux le vérifier chaque jour.

Quelles sont donc mes « motivations » ? Je me le suis souvent demandé à moi-même et je me méfierais d'éléments de réponse trop bien dessinés. Ici comme ailleurs, me semble-t-il, la question de nos « motivations » est une question toujours floue, sinon obscure ; elle doit en tout cas demeurer une question

ouverte, toujours suspendue au fil de notre propre histoire. D'ailleurs, la lecture un peu attentive de la Bible ne nous enseigne-t-elle pas, à sa manière, que l'on n'a jamais fini de se raconter ses « origines », que chaque seuil de notre existence en fournit une version nouvelle, et que chacune de ces versions, parfois contradictoires, dit vrai selon les étapes de notre croissance spirituelle ? A n'en pas douter, il y a lieu, en ce domaine, de laisser sa place, toute sa place, à notre inconscient, à la fois indicible et parlant à travers nos « choix ». Notre inconscient, mais également notre propre enracinement culturel, social, familial, ecclésial, etc.

Sous-jacent à notre interrogation sur nos propres « motivations », énoncé par les multiples versions de l'histoire de nos « origines », enfoui dans l'enchevêtrement de nos « racines », en terre ou à fleur de terre, n'est-ce pas, en dernier ressort, le mystère de la mort, la Grande Inconnue, qui parle à travers ce qu'on appelle nos « choix » ? Mystère de la mort, comme celui de l'amour : parlant et indicible. Mystère de la mort, et donc de notre propre mort. Je désigne là l'ouverture d'un travail sur soi, par définition jamais achevé : comment passer d'une conception morbide de la mort comme « défi » (par exemple à la « bonne santé »), qui endure et enlaidit l'âme et le corps, à une conception de la mort presque familière, qui aguerrit, donne de grandir, et de sourire à la vie ? Il en sera inévitablement question dans la suite de cette réflexion.

J'ai parlé plus haut de mon propre « commencement sur un chemin d'humilité » ; j'ajouterai maintenant : chemin d' « humanité ». Ce que m'a essentiellement apporté mon métier de soignant, c'est ce que j'appellerai ma propre « humanisation ». En effet, le contact quotidien avec les malades, par définition dépendants, mutilés — parfois définitivement — dans leur corps et donc dans leur âme, me renvoie à mes propres limites, à ma propre condition humaine. L'autre n'est-il pas d'abord « la chair de ma chair » ? Et c'est bien dans l'exacte mesure où nous en prendrons acte ensemble, chacun à sa place, lui en position de « soigné », moi en position de « soignant », que peut-être nous pourrions instaurer et entretenir une relation « de réciprocité », une relation « humaine ».

Telle est, à mes yeux, la seule condition pour tenter de dépasser précisément la relation soignant/soigné, pour démasquer et déplacer les rôles « pro-

professionnel de la santé/patient hospitalisé », « blouse blanche/malade alité » ; rôles que, bien entendu, l'institution dite « hospitalière » a strictement définis et défend tant et plus. Mais la demande du patient, exprimée ou non d'ailleurs, est-elle seulement d'ordre « technique » ? J'en suis de moins en moins sûr. Quand on parle de « prise en charge » du malade par l'hôpital, la réponse se situe-t-elle toujours au bon niveau ? Quand on parle d' « objectifs de soins », s'agit-il seulement de « guérir », de « traiter » ? Ou bien, dans le même temps, de « prendre soin » de toute la personne, dans toutes ses dimensions, à toutes les étapes de sa vie ? La Loi spécifie bien que les Hôpitaux publics n'ont pas d' « obligation de résultat », mais d' « accueil » : qu'en est-il de la qualité de l'accueil durant le séjour à l'hôpital ? Je ne suis pas en train de rêver d'un Hôpital qui aurait « réponse à tout ». Mais peut-on s'en tenir à son rôle « professionnel » ? Les techniques de soins ne cessent de progresser, et l'on ne peut que s'en réjouir. Mais dans un « soin », si minime soit-il, n'est-ce pas toute la relation humaine qui est engagée ? Est-ce bien les « Hôpitaux » qu'il faut « humaniser » ? Ne serait-ce pas plutôt ceux qui portent le beau nom d' « Hospitaliers » ? Comment soigner vraiment, si ce n'est « par amour des gens » ?

L'autre réalité de l'homme que ma vie à l'hôpital me fait découvrir tous les jours, c'est la souffrance et la mort. Et quand je dis « souffrance », un autre mot me vient aussitôt à l'esprit : démesure. La souffrance de l'homme, du moins telle que je la perçois, est démesurée, abyssale.

Et pourtant, il est parmi nous des hommes et des femmes qui ont su ne pas se noyer, ni dans la souffrance, ni dans la misère, ni dans la mort ; qui ont su écouter en eux la vie pour ne pas être écrasés ; qui ont su nous dire que ni la souffrance ni la mort ne disent le dernier mot de l'homme. Parce qu'ils ont vu la mort en face, ils ont su dire la vie et l'annoncer, pour que la vie l'emporte, et nous emporte.

« Quand tu traverseras les eaux, je serai avec toi,
Les fleuves ne te submergeront pas.
Quand tu marcheras au milieu du feu,
Tu ne te brûleras pas,
La flamme ne te consumera pas.
Car je suis le Seigneur ton Dieu,
Le Saint d'Israël, ton Sauveur ». (Isaïe 43, 2-3).

Naître, c'est commencer à vivre, à jouir de la vie ; c'est aussi commencer à souffrir. Ne pas accepter la souffrance comme inhérente à la vie, c'est se rendre incapable de puiser des forces positives dans la souffrance. Ceci dit, accepter la souffrance n'est en rien synonyme de s'y résigner : en soi, elle est un mal, toujours un mal. Mais accepter l'épreuve ne se confond pas avec abdiquer. Côté l'homme souffrant, l'homme mourant, commence à m'apprendre que la souffrance, le travail de deuil, peuvent être occasion de croissance. Cela peut nous être donné ; certains nous le disent. Et je ne saurais cesser d'apprendre à les entendre.

Voilà ce que je perçois et aime souligner du mystère de l'Homme : il peut se découvrir lui-même comme mystère. Et, dans ce mystère, se logent sa souffrance démesurée, mais aussi — s'il lui est donné de la trouver — sa propre capacité, insoupçonnée, démesurée, à ne pas se laisser engloutir par ses propres forces de mort.

Ce sont certains malades, parmi d'autres témoins dans ma vie, qui m'ont donné l'amour de la vie ; ou plutôt qui m'ont révélé mon propre amour de la vie, démesuré, jusqu'alors insoupçonné. Au dire de certains collègues, et de certains malades mêmes, je le leur rends bien. Le mystère de l'Homme, avec un grand « H », c'est d'abord le mien.

Comment je vis la Foi et le Sacerdoce dans ce milieu humain ? La fréquentation quotidienne des malades et des mourants ne peut que transformer en profondeur toute vie d'homme, toute vie de croyant. C'est ainsi que, passée au crible de la souffrance et de la mort, ma manière de croire — et donc ma manière de prier et de célébrer le mystère chrétien, de lire la Bible et de témoigner, bref ma manière de vivre — en ressort épurée et grandie, plus grave et plus légère à la fois. A l'image de la figure éminemment typique d'Israël, tout homme croyant passé par la mort ne peut plus croire, ni donc dire sa foi, comme avant : il y a un « avant » et un « après » de l'expérience de l'Exode, de l'Exil, de la Shoah, de la mort, du deuil, vécus parfois comme expérience de croissance. Toute expérience de rupture, de séparation peut être féconde, occasion de renaissance.

En quoi consiste, fondamentalement, ce « déplacement » de ma foi ? L'héritage de mon éducation chrétienne m'a longtemps fait penser ma foi et donc ma fonction de baptisé, de « missionnaire », en terme de « salut » : à peu de chose près, porteur de « la » vérité, mon rôle consistait ni plus ni moins à vouloir et devoir « sauver le monde » : quelle prétention, quelle illusion, quel fardeau ! Et qu'il fut long le chemin pour me libérer de cette compréhension héritée de la foi. Et béni soit le jour où Dieu me fit appréhender la foi en termes de don, de grâce et de gratuité.

Non, la foi ne « sert » à rien ; non, la foi ne saurait être posée en termes d'utilitarisme ni fondée sur la crainte de la mort ; non, la foi ne saurait être définie comme relation à Dieu « bouche-trou » et « clé de nos problèmes » ; non, la foi n'est pas nécessité ni « réponse » à la question, quotidienne à l'hôpital : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour qu'il m'inflige une telle épreuve ? » ; non, la foi n'est pas confort moral ni déni de la peur de l'au-delà ; non, la foi n'est pas réponse toute faite à la question du sens.

En effet, quiconque établit une relation un peu vraie avec l'homme, a fortiori malade, ne peut pas ne pas entendre que la souffrance est d'abord révoltante et insupportable, que la distance est grande entre la réalité brutale de la mort et son acceptation comme réalité sensée ; qu'aussi vrai qu'il peut y avoir croyance, il peut y avoir non-sens, et le non-sens est non-sens à recevoir comme tel ; bref, que l'homme n'a nul besoin de Dieu.

Au point où j'en suis de mon itinéraire, s'il est vrai qu'« il n'y a que la foi qui sauve », foi et salut ne sauraient être pensés qu'en termes de don gratuit. S'il « faut » croire, c'est « par amour de Dieu », le « non-nécessaire » absolu. Dieu n'a pas à nous rendre de comptes pour le mal que nous faisons ; c'est l'inverse qui est vrai. Dieu, paraît-il, a une « volonté » sur l'homme : mais que faisons-nous de Sa volonté ? Que fait l'homme pour que Sa volonté soit faite ? L'acte de foi n'est-il pas d'abord, et ultimement, un acte gratuit ; un merveilleux acte d'amour, d'amour de la vie, et de la vie en Dieu ? L'accueil de la foi n'est-il pas d'abord accueil de la Bonne Nouvelle du Règne annoncée gratuitement par le Crucifié-Ressuscité, et donc à devoir partager gratuitement par les siens « pour le salut du monde » ? « Donnez gratuitement, et vous recevrez gratuitement ». La gratuité de la foi n'est-elle pas la condition de la liberté, de la légèreté et de la joie de l'annonce de l'Évangile ?

Il va de soi qu'une telle conception de la foi a modifié radicalement ma manière d'être prêtre, à l'hôpital comme ailleurs. Quoi qu'en disent certains, qui fréquemment qualifient mon sacerdoce de « gaspillage » (« Remuer des pansements, avoir les mains dans la merde, est-ce là être prêtre ?! »...), aujourd'hui je définis, au moins pour une part, mon ministère comme un « service gratuit de l'homme ». Missionnaire, envoyé « dans le monde », le lieu premier de mon ministère, c'est l'homme malade, quel qu'il soit, pour être témoin de Dieu miséricordieux. Missionnaire, au service de la Communauté rassemblée, mon ministère de communion consiste à rappeler à temps et à contre-temps à l'Eglise que, pas plus qu'Israël jadis, elle ne saurait se refermer sur elle-même, comme si elle était déjà, à elle seule, le peuple de Dieu. En effet, c'est dans la distance, toujours posée en termes différents mais toujours actuelle, entre le Royaume et le monde que l'évangélisation trouve son lieu et sa « gracieuse nécessité ». En dernière instance, l'envoi de « prêtres missionnaires », à l'époque de « pénurie sacerdotale » que nous connaissons aujourd'hui, n'est pas le résultat d'un « choix », voire d'une « stratégie », de l'Eglise ; cet envoi en mission de prêtres est plutôt réponse à un commandement de Dieu : le commandement de l'amour. La mission universelle et gracieuse de l'Eglise est ainsi « commandée » par la promesse de Dieu : le salut, offert gratuitement, à « la multitude ».

Pour illustrer cette dimension de « gratuité » de mon ministère, et pour qualifier ma fonction, tant dans ma vocation de prêtre que dans mon métier d'aide-soignant, j'emploierai volontiers le terme d'« accompagnement ». C'est pour moi une bonne manière de définir le rôle des soignants auprès des grands malades ; c'est également ma façon d'envisager mon rôle vis-à-vis de la Communauté chrétienne de mon quartier dont je suis, canoniquement, « prêtre - accompagnateur » (mais l'analogie s'arrête là : grâce à Dieu, ma Communauté est en bonne santé !).

Accompagner, c'est « être avec », comme nous le disons souvent à la M. d.F., mais j'ajoute aussitôt : non pas pour prendre l'autre en charge. Selon une bonne définition de J. Pillot, psychologue au C.H.U. de Grenoble, accompagner, « ce n'est ni être en avant, ni être au-dessus, ni faire prendre à celui que nous accompagnons une « direction », la nôtre, ni lui proposer des solutions, les nôtres. C'est l'aider à « assumer » (...) « Prendre par la main », oui, mais c'est l'autre qui nous dicte la route à suivre ; à travers ce que nous pouvons entendre de lui, ce

que nous lui permettons d'exprimer, il émerge et s'éclaire lui-même vers ses solutions (...) Aussi l'accompagnant est-il une sorte de passeur. Le passeur est aussi celui qui traverse ; il aide de sa rame la barque à avancer, mais c'est le voyageur qui choisit la rive et la direction ; nous ne saurons jamais à l'avance vers quels rivages ils nous demanderont de les accompagner ».

Nous sommes donc loin, très loin, fort heureusement, de la problématique de « salut » dont j'ai peu ou prou héritée. Comme je l'ai dit plus haut, la relation d'aide ne s'improvise pas, y compris et surtout de la part de croyants, a fortiori prêtres. Et elle ne saurait se fonder en tout cas sur de « bons sentiments », « pieux » de surcroît, meilleure façon d'étouffer le cri des souffrants et des mourants. A ce propos, il y a lieu de dénoncer l'amalgame dévastateur — entre psychologie et « pieuse morale » — trop souvent mis en œuvre et prêché par certains courants de l'Eglise (ou de sectes) auprès des malades. « Dire Dieu », c'est d'abord... se taire, et écouter l'autre, quel qu'il soit, et quelle que soit l'étape de son itinéraire. Que je sache, « dire Dieu » à celui ou celle qui ne veut ou ne peut l'entendre, n'a jamais été d'aucun secours, bien au contraire. La « consolation » à bon compte tient de l'insulte : elle est une violence supplémentaire à l'homme souffrant ; elle est insupportable, même lorsque l'Eglise se veut « consolatrice ». Beaucoup d'entre nous, hélas, en sont témoins tous les jours : notre Eglise a beaucoup à se faire pardonner, là comme ailleurs.

Un mot encore à propos de la façon dont je vis le sacerdoce dans le monde de la Santé. A partir d'une anecdote, je voudrais donner ici rapidement mon point de vue, évidemment particulier puisque prêtre, aide-soignant à temps plein, accompagnateur d'une communauté chrétienne, etc.

Un jour, à mon poste de travail, une collègue, qui me connaît bien, me fit remarquer que j'étais « fatigué », « tendu », et que « j'avais l'air d'être ailleurs ». En effet, à cette période, le « fardeau » (la « charge pastorale », l'accueil de gens « paumés » à la maison, etc.) n'était pas vraiment « léger ». Cette remarque, tout amicale, n'eut pour moi rien d'anecdotique : elle m'aida justement à mieux comprendre ce que signifie être prêtre « au travail », et pas « ailleurs ». Elle me rappela notre abondant discours sur l'« être-avec » : à force d'« être avec », au travail et dans mes divers engagements, je n'étais plus avec personne, ni même avec moi-même ; bref, où que je fusse, j'étais... ailleurs !

Je me permets d'insister sur ce risque de dysfonctionnement parfois, dans notre vie de « prêtres au travail ». Parmi les multiples péchés de la M.d.F., nous avons celui de considérer que tout est prioritaire, que tout est « urgence missionnaire » : la vie de travail, la vie de quartier, l'engagement syndical voire politique, les tâches pastorales (pour ceux qui en ont), les liens avec l'Eglise locale, la participation à la vie de la Mission (Région, Ateliers, etc.), la vie spirituelle, la formation personnelle, la réflexion théologique, le souci des jeunes, etc., sans oublier les loisirs ! J'ai ma part de responsabilités comme les autres : outre mon temps plein à l'hôpital j'ai en charge, avec une équipe de laïcs, l'accompagnement de la communauté chrétienne de mon quartier, comme je l'ai dit ; un rôle de bibliste dans un « Parcours de croyants » régional ; d'autres groupes bibliques ou de formation théologique ; la présence au Service-jeunes ; parfois l'Atelier « Santé » ; l'accueil au quotidien, etc.

Alors je souligne cette difficulté à bien vivre le « poids du jour » : il y va de notre santé spirituelle, et de notre santé tout court. Je le souligne d'autant plus que — on ne le répétera jamais assez — le métier de soignant, comme tel, est extraordinairement consommateur d'énergie : physique, psychique, affective et spirituelle (pour moi, c'est précisément cela qui n'est pas reconnu, entre autres par le Corps médical, la Hiérarchie hospitalière et les Pouvoirs publics, et qui motive la colère, jusqu'à présent contrôlée, des « blouses blanches »). Pour ma part, je n'ai pas vocation à vivre « comme une bête ».

Comment soigner si l'on ne commence pas par prendre soin de soi-même (« Aime ton prochain comme toi-même »...) ? A-t-on jamais vu des soignants « vidés » capables de bien soigner ? A-t-on jamais vu des prêtres épuisés capables de témoigner par leur vie (et quelle vie !) de Celui qui est la Vie ?

Comment je vis là une aventure avec Dieu et avec l'Homme ? J'ajouterai volontiers : « une aventure d'Eglise avec Dieu et avec l'Homme ». Que peut signifier pour l'Eglise d'aujourd'hui : « dire Dieu à l'Homme souffrant » ?

Dieu est Dieu, et l'homme est homme. Mais l'homme est « à l'image de Dieu ». Au titre de notre baptême, nous en sommes les fils mêmes. Au titre de notre ministère presbytéral, nous en sommes les serviteurs. Appelés gratuitement à servir gratuitement, à soigner gratuitement. Envoyés par l'Eglise, pour dire que l'Eglise tout entière, au nom de l'amour de Dieu, dénonce toute souffrance d'abord comme un mal. Ordonnés par l'Eglise, pour témoigner que l'Eglise toute entière, à cause de la compassion de Dieu pour l'humanité toute entière, prend soin de tout homme et de l'homme tout entier.

Notre tâche de fils de Dieu et de serviteurs dans le monde de la Santé ne consiste-t-elle pas alors à manifester, par notre compassion humaine, la compassion du Père ? A manifester, à notre mesure, humaine et tout humaine, la démesure de la compassion divine face à la démesure de la souffrance humaine ? Mystère de Dieu, mystère de la souffrance de l'homme : notre rôle de témoins n'est-il pas d'accueillir l'un et l'autre comme mystères, de scruter sans relâche l'un et l'autre comme tels ? Notre mission de prêtres ne consiste-t-elle pas à nous tenir, par notre site de professionnels de la santé, à la jointure de ces deux mystères ? A « veiller et prier » pour ne pas « succomber à la tentation » illusoire et mortelle de les dissiper ?

Ne serait-ce pas ainsi, et seulement ainsi, que tout homme « de bonne volonté » pourrait, non pas trouver « la » réponse, mais sa réponse au mystère du sens de sa propre souffrance ? Ne serait-ce pas ainsi, et seulement ainsi, que l'itinéraire de Jésus, « le doux Galiléen », de Jésus « touchant les malades » pourrait « toucher » l'homme souffrant aujourd'hui ? Ne serait-ce pas ainsi, et seulement ainsi, que le chemin du Crucifié-Ressuscité pourrait « dire Dieu » démesurément compatissant à l'homme qui ne sait plus puiser en ses propres forces de vie ?

Une parole éprouvée dans la chair

Jacques CORDONNIER

Florence, 21 ans, est arrivée à l'hôpital pour un délire très important avec hallucinations. Elle évoquait des images terrifiantes de morcellement des bras, de têtes coupées, arrachées, de flaques de sang sur les murs et planchers de la Fac. Elle délirait au sujet de ses relations avec les garçons, avait le sentiment d'être suivie dans la rue, téléguidée, le tout dans un état de grande culpabilisation. Florence a passé les treize premières années de sa vie en Algérie, où ses parents enseignaient comme coopérants. La mère a une nette tendance à la rabaisser. Florence est très soumise à ses parents ; c'est une grande belle fille, mais elle fait figure de petite fille à l'éducation très stricte et fort triste. Cela est inscrit jusque dans son habillement. En période de crise, elle a des insomnies, refuse de s'aliter devant des hallucinations visuelles concernant des viols de sa personne. Elle est alors très dépressive.

Après traitement, il y aura du mieux. Et puis il y a quelques semaines, elle brûle à vélo un stop, est renversée par un camion. On pense l'en sortir. Je l'ai connue avant ce dernier accident.

« La gloire (je préfère : la joie) de Dieu c'est que l'homme vive » disait saint Irénée. Comment permettre à Florence et à tant d'autres de retrouver le goût de vivre ? Sûrement pas en niant son délire tant qu'elle est dans cet état de crise. Après

seulement, quand les médicaments auront fait leur effet et parce qu'un climat de confiance aura été établi, viendra le temps de critiquer son état, le temps d'une certaine psychothérapie, de parler de son passé, de la réalité du monde, de ce qui a pu déclencher ses hallucinations, de ce qu'elle espère devenir, de son désir, de ses désirs les plus chers. Viendra le temps de se libérer d'un comportement infantile et de toute culpabilisation.

Si un compagnon de route, en qui vous avez confiance, vous déclare que vous avez droit à l'erreur, à la maladie, au péché, si quelqu'un vous déclare comme Jésus au paralysé : « lève toi et marche, tes péchés te sont pardonnés », vous serez heureux, en paix. Ce n'est pas une fois, mais plusieurs fois, au cours de votre vie, qu'il vous faudra entendre ces paroles.

Les parents savent-ils toujours qu'ils peuvent libérer leur enfant quand ils l'encouragent, lui pardonnent ? L'enfant repart alors joyeux, confiant dans la vie. Ils peuvent aussi le maintenir prisonnier de sa culpabilité, l'immobiliser dans sa croissances, l'empêcher de se risquer.

C'était le cas des parents de Florence, comme s'ils étaient habitués à ce qu'elle soit malade. La maladie faisait partie de leur vie.

Il y a des soignants qui sont eux aussi, comme on dit « pathogènes ». Ils enferment dans la maladie. Par leur manque d'écoute, leur incapacité à reconnaître des chemins différents, leur autoritarisme et leur moralisme, ils emprisonnent et empêchent la guérison.

Florence m'a dit un jour, alors qu'elle était en pleine crise, que ses parents l'avaient empêché la nuit de Noël d'aller à la messe... Savait-elle que j'étais prêtre ? Je n'en sais rien... Je me suis toujours situé avec elle comme un soignant. Mais lorsque je la rencontrais, certaines pages de l'Évangile m'étaient fort présentes, et marquaient sans doute mon comportement.

Si dans le domaine psychologique la « reviviscence » peut se constater grâce à des paroles libératrices, il est facile de la transposer dans le domaine spirituel. La libération psychique n'est-elle pas une image de la libération spirituelle ?

L'Évangile nous montre que Jésus en pardonnant le paralysé, le remet debout spirituellement autant que physiquement, responsable mais non coupable, libéré de son angoisse. Pour Jésus, il est capital de mettre spirituellement cet homme sur ses pieds, de l'aider à se remettre à marcher spirituellement. Le miracle purement physique n'a de valeur que par rapport à la libération intérieure. C'est ainsi que les premiers chrétiens l'ont entendu.

Cet homme aspirait sans doute à se retrouver libre de ses mouvements physiques. Mais, attention, nous pensons souvent qu'il n'est rien de pire que les souffrances et dégâts physiques. Or je crois que celui qui est tourmenté psychologiquement souffre plus atrocement que celui qui est affligé dans son corps.

La folie est par moments un état de crise si insoutenable, un voyage si effrayant, tellement insécurisant, qu'on a envie d'en finir et que la seule issue est de s'assommer en se jetant contre les murs, de se suicider en refusant toute nourriture (anorexie), en avalant toute sorte de cachets. Survivre en cet état est pire que la peur de la mort.

L'angoisse est inimaginable pour quelqu'un de l'extérieur.

D'où l'importance de la Bonne Nouvelle libératrice d'un Évangile libérateur, d'une révélation qui va à l'encontre des religions légalistes, des éducations religieuses ou laïques souvent rigides.

La Bonne Nouvelle nous dit d'aller de l'avant, de ne pas nous arrêter, nous enfermer dans l'enchevêtrement de nos désirs partiels, ni devant l'autorité paralysante de la loi et de ses représentants ; cette Bonne Nouvelle nous dit d'aimer Dieu et nos frères.

Pour le paralysé, comme pour Florence, il s'agit de se désinvestir pour investir l'autre, ami, médecin, infirmière, Jésus, ...qui, incarnent la Bonne Nouvelle.

On a besoin de se réfléchir dans un miroir, dans une réussite, dans une parole amie. Il nous faut nous aimer pour pouvoir aimer les autres. Cependant il nous faut aussi admettre les ratés de nos rencontres, de nos communications, les déceptions.

On est pécheur, on se sait limité.

*Jésus regarde ce paralysé avec amour, le renouvelle, le fait renaître à la vie :
« Tes péchés te sont remis, va — viens — aime — risque-toi ».*

Comment en dire plus en quelques pages ? La vie intérieure, la réflexion ne sont pas constantes. L'homme saisi par l'évangile n'a que certains moments de vocation. La Foi n'est pas un état, mais un itinéraire non balisé.

Je connais beaucoup d'hommes, de femmes, de jeunes, qui ont quitté l'Eglise moins par manque de foi par parce qu'ils étaient blessés par le refus de prendre en considération la recherche que toute démarche intérieure suppose, avec ses moments où l'Évangile, Jésus, la résurrection, ne veulent plus rien dire du tout. L'impossibilité, qui existe dans beaucoup de diocèses, de créer des espaces nouveaux, de dialoguer sans arrière-pensée avec la hiérarchie, le vide spirituel d'un milieu pesant et mondain, tout cela brise l'élan généreux de nombre de chrétiens, de prêtres, qui seraient prêts à investir plus à fond, s'ils se sentaient soutenus par une Eglise attentive.

Je suis persuadé que cette Eglise à laquelle j'appartiens a une parole à dire aujourd'hui, mais une parole ne naît qu'éprouvée dans la chair, traduite en libération active, sinon elle demeure un discours.

Le monde psy. reste très méfiant par rapport à l'Eglise et souvent très sévère. Et pourtant ils sont nombreux, ceux pour qui la vie intérieure veut dire quelque chose... J'ai travaillé avec eux comme eux. Ils savaient que je restais prêtre. Un jour, Jésus de Nazareth partit sur les routes, à la rencontre des gens du pays. Construire un passage entre le monde et l'Eglise doit passer par une reconnaissance de cette aventure originelle — non pas un statut social, mais une mission — non pas un encadrement idéologique, mais un service.

D'une certaine manière la distinction introduite entre Jésus de l'histoire et Christ de la Résurrection ou Christ vivant aujourd'hui, peut être éclairante. Le Jésus de l'histoire, c'est vrai, est particulier ; ce n'est pas lui qui est universel, même si, au cœur de son expérience de juif, il a rejoint quelque chose d'universel qui touche encore aujourd'hui beaucoup d'hommes. C'est un juif et un juif de Palestine. Cependant, il a été tellement humain, tellement situé au cœur de cette humanité précise de Palestine, qu'on a saisi dans son humanité quelque chose qui advenait pour tous ceux qui étaient autour de lui, juifs ou non. Pour moi ce quelque chose c'est la contagion d'une vie qui l'habitait avec une intensité fantastique. Il a été pleinement lui-même, avec une intensité telle que cela débordait de partout. Sans phrases, sans même souvent de longs discours et pas beaucoup de discours religieux, une contagion de vie émanait de lui : c'était la Bonne Nouvelle du Règne de Dieu. On a l'impression qu'à son approche il y avait comme un « ré-ajustement » qui se produisait. Tous ceux qui étaient en attente recevaient cette vie et s'ils étaient empêchés de vivre, ils renaissaient...

Il n'y a de vie que par le don de la vie. A travers ce Jésus de l'histoire et cette intensité de vie, dans ce mystère de Pâques, quelque chose de Dieu s'est dit : cela explose à travers le Christ de la Résurrection. Ce vivant était vivant par l'Esprit de Dieu. Cela s'est traduit dans le particularisme juif de Jésus. Après sa résurrection cela doit se traduire dans tous les autres particularismes. Il est donc vrai de dire qu'en un certain sens, le Christ est appelé à naître dans chaque culture. Un visage du Christ est à découvrir et discerner, comme à accueillir. Et partout où ce visage naît, paraît, c'est le Règne de Dieu qui advient. Cette contagion de vie déborde largement tout ce qui est religieux.

(Extrait d'une intervention de Pierre Claverie, évêque d'Oran, à une session « Pays Arabes », en juillet 1989 à Fontenay-sous-Bois.

Au seuil de l'indicible

Michel FAVREL

Je vais avoir 69 ans. Je suis retraité du CHR de Toulouse depuis bientôt 5 ans. Des activités diverses, en paroisse et ailleurs, m'occupent suffisamment pour que je ne voie pas le temps passer. Mon désir le plus conscient me paraît être celui d'approfondir ma foi : je trouve en effet qu'il faut être « ferré à glace » aujourd'hui pour ne pas dévisser... Et, pour les autres, je souhaite demeurer un témoin valable et audible. Depuis que je bénéficie de loisirs plus importants, les temps de méditation peuvent s'allonger et s'intensifier. Les psaumes et l'eucharistie sont au cœur de cet effort d'intériorisation. La lecture m'aide aussi. J'ai eu une période Sullivan et une période H. Küng, soit une bonne douzaine d'ouvrages de ces deux auteurs qui m'auront marqué, indubitablement. Et si « je ne crois plus comme avant » (1), sans doute le leur dois-je en partie.

Tout à fait convaincu que l'on ne peut être chrétien tout seul, j'aime me retrouver dans deux groupes, l'un de partage d'évangile, l'autre de recherches bibliques. Ce dernier, en particulier, me fait beaucoup réfléchir et travailler, par exemple cette année à partir de saint Jean. Dans le même sens, j'aime aussi consacrer du temps à la préparation des homélies. Tous ces textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, éclairés en particulier par la série des cahiers « Evangile », m'aident à mieux cerner la personne de Jésus, ma boussole en ce monde.

Oserai-je le dire ? Si je n'avais rencontré le Nazaréen tout au long de ma vie, de diverses manières, j'aurais été fort tenté par l'agnosticisme, position confortable et rationnellement inexpugnable. Mais, pour moi, il y a Révélation. Et Jésus est mon chemin vers Dieu. En lui, comme Paul et tant d'autres, je mets ma confiance pour découvrir quelque chose du visage de Celui qui reste le « Dieu caché ». Le plus

(1) titre d'un livre de Jean Vimort, 1979.

profond du Mystère, je le sais bien, me demeure inaccessible. Pour dire Dieu, nous sommes voués à un langage approximatif, à des images nécessairement défailtantes. Même avec les Evangiles. Quand, par exemple, Jésus nous parle de son « Père », je crois que nous demeurons dans un registre symbolique, une approche de l'inexprimable. Et c'est bien un paradoxe du chrétien que de devoir parler, à la suite de Jésus, de ce qui est proprement indicible.

Que mes pauvres mots aient du moins le mérite de signifier mon désir, mon attente, ma prière ! J'aime beaucoup l'image biblique de la « nuée lumineuse », symbole de cette présence-absence de Dieu, qui me fait lever les yeux et marcher dans l'espérance.

Quand j'étais « au travail », je rencontrais constamment des hommes et des femmes qui ne partagent pas notre foi et, à l'occasion, des dialogues passionnants s'installeraient. Désormais, c'est à des chrétiens que j'ai affaire le plus souvent. Reste que l'équipe diocésaine du SIF (2), dont je fais partie depuis longtemps, a pu organiser des échanges souvent très riches avec des tenants d'autres familles spirituelles. C'est ainsi qu'ont pu se tenir des réunions avec des francs-maçons de diverses obédiences, pour la plupart fort éloignés de notre Eglise. Grâce à des personnes de ce genre, ma foi s'est trouvée bousculée et recentrée. La Vérité m'apparaît moins cernée par des dogmes et des rites qu'à rechercher avec tous les hommes de bonne volonté, dans une sorte de démarche existentielle. C'est ce que, me semble-t-il, Vatican II avait bien mis en relief dans certains textes, tombés depuis aux oubliettes, bizarrement.

J'ai pourtant de moins en moins envie de m'exciter avec les défaillances de notre Eglise, dont après tout je suis moi aussi, pour une part, responsable. Le sentiment, qui domine en moi désormais, serait plutôt que j'aborde la dernière ligne droite et que le compte à rebours est commencé. Autrement dit, de ma vie je n'ai jamais été aussi sensible qu'aujourd'hui à la conscience de l'inéluctable, la mort, cette fin dont mon espérance m'atteste qu'elle est un début inouï. A cet « état d'âme » n'a pas peu contribué la visite aux personnes âgées, que j'ai assurée pendant 4 ans,

(2) Service Incroyance-Foi.

dans le cadre de la V.M.E.H. (3). Quelle rude expérience ! Et quelle série de questions ! Pourquoi faut-il que des vieillards traînent, grabataires, pendant des mois, des années ? J'aimerais tant qu'on s'éteigne d'un coup, comme une lampe qui brusquement ne répond plus au commutateur... Quelle signification peut bien prendre, à nos yeux, l'apparente inutilité de ces vies ? Que nous dit le Dieu de Jésus-Christ par ces malades « en long séjour » ? Que peut-Il bien « vouloir » d'eux et de nous ? Parfois, sans doute, un certain regard, un certain sourire me font signe, un peu comme s'ils détenaient des clés qui m'échappent encore... Et je m'accroche à Matthieu 25 : « J'étais malade... ». Et je proteste, de toute ma foi contestée, qu'ils sont aimés, eux aussi, par Celui qui nous a aimés, lui le premier.

Ainsi me restent, malgré tout, quelques convictions chevillées à l'âme. J. Monod termine son livre fameux par cette superbe affirmation : « L'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'univers d'où il a émergé par hasard ». Moi, je ne sais rien du tout. Je crois seulement que je suis aimé au-delà de tout ce que je puis penser, imaginer, désirer, par Celui qui est l'Amour tout-puissant. M'aimerait-il donc simplement pour 20 ans ou 90 ans ? Je me fie donc à Lui pour me ressusciter avec toute ma personne, ce moi plus ou moins « haïssable », qui a souffert et fait souffrir, qui a essayé d'aimer et fut aimé, inextricable mélange de bien et de mal. Le Dieu de mon Seigneur Jésus s'arrangera bien pour garder le meilleur et me dépouiller du reste... En somme, j'espère sereinement que, tout en changeant de peau si j'ose dire, je serai encore reconnaissable pour être reconnu, et capable aussi de reconnaître vraiment, enfin, mes frères et mes sœurs, mais dans une autre lumière, indicible.

(3) Visites des malades en établissements hospitaliers. VMEH est une organisation nationale a-politique et non confessionnelle.

Un voyage en Asie

échos et aperçus

Yves Marché

Thes gapattanam (« la cité des cocotiers »), un village catholique parmi les 2 400 villages de pêcheurs sur les côtes du sud de l'Inde, évangélisés par St François Xavier. Ces villages sont chrétiens depuis 400 ans. Déjà de nombreux prêtres diocésains tamouls se sont succédé dans cette paroisse. Le curé est en soutane blanche. Beaucoup de villageois à la messe du matin. Il me raconte sa participation à la dernière grande manifestation pour la défense des petits pêcheurs : il en était l'organisateur. Kanyakumari (le cap Comorin), cap éminemment symbolique au cœur des indiens : c'est ici qu'était élevé un mémorial à Gandhi, construit dans les trois styles hindou, musulman et chrétien, pour commémorer la dispersion de ses cendres dans ces eaux où se mêlent les trois mers du Bengale, d'Arabie et de l'Océan Indien. Là aussi on trouve le mémorial de Vivekananda, philosophe religieux hindou de la fin du XIX^e siècle et fondateur d'une association pour le service des pauvres : il avait tenté une synthèse religieuse universelle.

C'est ici donc que se sont retrouvés 20 000 petits pêcheurs, le 1^{er} mai 89, pour défendre leur travail, leur droit à la survie menacé par les gros bateaux de la pêche industrielle, indienne et japonaise, par les déchets industriels, par la menace nucléaire... Parmi eux, une vingtaine de prêtres et des religieuses. Pendant 8 jours, j'ai partagé la vie de quelques-uns d'entre eux, quelques-unes d'entre elles, dans leur « Ashram » (lieu de vie communautaire) et je les ai suivis dans leurs déplacements quotidiens au service des villages : coopératives, organisations de femmes de pêcheurs, syndicats, communautés de base... Un soir, dans un village, à l'église, 300 jeunes se préparaient pour la confirmation du lendemain et, dans le même temps,

les ruelles étaient occupées par les réunions des communautés de base qui terminaient une neuvaine de prière.

Mélange de la lutte pour une vie meilleure et du religieux. Du religieux rencontré un peu partout. Souvent mêlé à une foi ou une spiritualité « plus haute ». Un religieux qui, souvent, pas toujours, semble être une dimension de la vie. Une présence de Dieu vue comme présence de l'énergie, de la vie, dans la nature.

Yves, qui appartient à la Société Auxiliaire des Missions et qui est actuellement dans une nouvelle équipe de la Mission de France en Tanzanie, nous transmet ces échos et ceux qui suivent, à la suite d'un séjour de quelques mois en plusieurs pays d'Asie : Hong-Kong, Taiwan, Corée, Japon, où il a passé quelques semaines dans chacun de ces pays, et l'Inde où il a séjourné pendant deux mois.

Une rencontre qui m'a beaucoup marqué, celle de Jyoti Sahi, Indien, peintre, théologien et contemplatif, marié et père de 4 enfants. J'ai passé 5 jours avec lui dans son Ashram près de Bangalore. Père indou libéral, mère anglaise protestante. Il s'intéresse beaucoup au monde symbolique des religions populaires de l'Inde, particulièrement aux « Tribaux », ces cinquante millions de montagnards descendants des indigènes d'avant les invasions aryennes : ils ont conservé leur religion traditionnelle non-hindoue, qui présente bien des ressemblances avec celles d'Afrique. Jyoti a été très impressionné par cette idée du philosophe hindou Ramanuja : « La terre est le corps de Dieu ».

« Il n'y a pas d'inculturation de l'Eglise en Inde, dit-il, parce que, premièrement, la majorité des chrétiens sont des gens « hors castes » ou bien des « tribaux », exploités par l'hindouisme. Pour cette raison, ils ne veulent surtout pas d'une liturgie ou d'un art hindou. Deuxièmement, les missionnaires et les Eglises ont toujours méprisé les cultures tribales et les religions populaires.

Il existe en Inde, m'expliquait-il, chez les basses castes et les hors-castes (200 millions de personnes) ou chez les « tribaux », une contre-culture, qui ne rejette pas les symboles de la culture dominante hindoue mais les réinterprète en sa faveur ». On trouverait bien des ressemblances avec les paysans de Tanzanie réinterprétant les modèles coloniaux ou nationaux !). « Une culture survit, dit-il, grâce à l'émergence de contre-cultures qui la libèrent en lui permettant d'inclure

la joie et l'expression de tous ». En Inde, le christianisme peut servir la culture en l'aidant à reconnaître la vérité que ces contre-cultures contiennent, c'est-à-dire une recherche de libération. En même temps, le christianisme représente aussi une critique prophétique de ces contre-cultures ».

La contemplation semble bien le produit d'une élite et elle tend vers une élite. Les hindous, m'a-t-on dit, sont frappés et intéressés par le fait que Jésus soit un artisan, alors que le Bouddha et bien d'autres penseurs religieux sont des princes ! Il est curieux de voir les artistes hindous modernes peindre le Christ comme un humble, alors que les artistes chrétiens représentent le Christ comme un prince ! Pour Jyoti, la résurrection n'a de sens que dans la souffrance, celle du monde, des hommes, des pauvres. Une gloire « céleste » ne signifie rien. Et il peint le Christ dansant sur la croix !

Après une visite en Europe, Jyoti me disait son étonnement de n'y avoir rencontré aucune réflexion sur l'art chrétien en Europe, comme si l'art n'était pas concerné par l'enseignement du Christ. « Car, dit-il, nous n'avons pas besoin d'une théologie basée sur une philosophie, mais sur une anthropologie. On suppose toujours qu'une théologie doit être écrite en concepts... mais le langage symbolique n'est pas moins parfait, ou moins inadéquat. Pour approcher le mystère, il est même plus direct ».

Pendant une semaine, j'ai partagé la vie du Père Francis Acharya et des 20 moines indiens du monastère de Kurisumal de « La montagne de la croix », à 1 200 m d'altitude dans les monts du Kerala. Voici 30 ans qu' Acharya est venu ici et a choisi le rite syriaque où syro-malankar. Travail colossal de traduction et d'adaptation de 3 000 pages de la liturgie syriaque en Malayalam, la langue de l'état du Kerala, et en anglais. Avec l'Eglise copte éthiopienne, c'est l'un des rares endroits où la liturgie d'origine syriaque est encore vivante. L'Eglise syro-malankar est une branche des Eglises de tradition « orientale » qui se rattachent à l'apôtre saint Thomas, puis à d'autres chrétiens syriens arrivés sur cette même côte du Kerala au 4^e siècle et qui ont conservé leur liturgie syrienne chaldéenne. Les portugais, qui viendront bien plus tard, mépriseront tous ces « syriens ». Ils feront tout pour les latiniser... Ils supprimeront leurs évêques et brûleront leurs livres liturgiques. Il en résulte une forte tension dans ces groupes déchirés entre leur fidé-

lité au pape et leur tradition syriaque, très adaptée à la spiritualité indienne, très biblique, très priante. L'un de ces groupes, après avoir été séparé de Rome pendant trois siècles se rallie au pape en 1930 ; ce sont les « syromalankar ».

Les tensions d'aujourd'hui sont le fruit de cette histoire. On a interdit aux « orientaux » d'évangéliser hors de leur territoire, le Kerala, ...à moins de devenir « latins » ! Pour devenir missionnaires, les prêtres « orientaux » devaient donc abandonner leur rite. Actuellement, dans certaines congrégations religieuses, les prêtres de rite « oriental » sont plus nombreux que ceux d'origine latine, mais tous doivent suivre le rite latin. On devine les polémiques et les frustrations. « Des congrégations latines qui s'éteignent en Europe, me dit Acharya, viennent fonder ici, y reçoivent des vocations nombreuses qu'elles prennent souvent chez les « orientaux »... et repartent en mission ! ».

« Des swamis (moines hindous) sont venus au monastère, me dit Acharya. De vrais hommes de Dieu. Ils ont été enthousiasmés par la liturgie et la vie monastique... Mais il est clair qu'ils resteront hindous ! Je me sens plus proche de telles personnes que de certains responsables d'Eglise ...Je me sens en communion avec elles ». Et il ajoute : « Quand on regarde l'histoire, je ne vois pas comment le christianisme pourra se répandre en Inde. Chez les chrétiens, la mission se fait à la force des poignets ; chez les hindous, elle se fait toute seule... ». A Kurisumalai, j'ai mieux perçu que la mission c'était surtout, et dans certains cas uniquement, un dialogue en vérité, une émulation réciproque.

Plusieurs fois on m'a dit : « Pour connaître le véritable esprit de l'hindouisme, il faut que tu ailles à Rishikesh, dans le monastère hindou ». Ou encore : « Là, tu verras de vrais hommes de Dieu ». Je suis donc allé à Rishikesh, à deux jours de train du sud de l'Inde et encore à une journée de bus au nord de Delhi, aux pieds des Himalayas. Ville sainte où des milliers d'hindous viennent en pèlerinage. C'est ici que « les Ganges » quittent les Himalayas pour entrer dans l'immense plaine du nord. Le monastère où j'ai passé quatre jours se trouve sur le bord du fleuve ; de part et d'autre d'une route au trafic incessant, sur les pentes escarpées d'une colline. Un dédale de pavillons, noyés dans les arbres et les buissons, séparés de ravins et d'escaliers, le tout sillonné de moines, de retraitantes et de retraitants, de vaches et de singes. Aux repas, 150 à 200 personnes, assises par

terre en longues rangées, sur d'étroites nattes, derrière une gamelle et une timbale en fer blanc. J'y suis souvent le seul occidental. Après le repas, de la nourriture sera distribuée à des dizaines de gens, voyageurs, mendiants... Dans les temples du monastère, deux images du Sacré-Cœur au milieu d'une multitude de saints hindous. La fête de Noël y est célébrée, tout comme la naissance du Bouddha et celles de Shiva et de Vishnou. Dans la bibliothèque, un rayon « christianisme » avec la Bible et plusieurs commentaires, sainte Thérèse d'Avila, saint François d'Assise... On l'aime beaucoup en Inde !

Dans certaines églises ou chapelles de l'Inde, dont la construction s'inspire des temples hindous, le tabernacle est logé dans un sanctuaire au fond du chœur en prolongement de l'allée centrale : c'est le « Saint des Saints », très soigné. Mais on en referme les grilles pendant la célébration eucharistique, car alors la prière est centrée, non plus vers un au-delà, mais sur la présence du Christ-au-milieu-de-nous, symbolisée par la petite table qui sert d'autel : c'est la communauté habitée par Dieu. J'ai aimé cette double orientation de la prière inscrite dans l'espace, signe d'une double représentation de la présence de Dieu dans le monde. Une forme circulaire qui invite l'assemblée à reconnaître Dieu en elle-même et d'autre part une direction linéaire, une ouverture donnée par l'importance et la beauté du sanctuaire et de son tabernacle, invitation au mystère de Dieu toujours inaccessible. Incarnation et transcendance.

J'ai souvent retrouvé cette double polarisation de la vie spirituelle, sous une forme ou sous une autre. Sans vouloir enfermer la vie dans des termes faciles qui peuvent égarer, je pourrais dire qu'en partageant, pour un temps le vécu des amis rencontrés ou celui de leurs compagnons, je suis constamment passé de « l'action » à la « contemplation ». Et je ne me suis jamais senti gêné, désorienté ! En Inde, avec les syndicats de petits pêcheurs et avec la communauté d'un ashram, avec un centre de conscientisation des militants utilisant l'analyse marxiste et avec un peintre théologien et mystique. En Thaïlande dans un monastère bouddhiste et dans les bidonvilles avec ATD-quart monde. Ailleurs avec un ami qui vit avec des handicapés et qui fait retraite auprès d'un maître bouddhiste...

Mais il y a plus. Il m'est arrivé aussi de me nourrir à une table étrangère, de prendre le temps de boire à une source venant d'ailleurs, en dehors de ma tradi-

tion judéo-chrétienne. Et je m'y suis retrouvé. Je n'en tire pourtant pas la conclusion que « tout ça, finalement, ça revient au même ». Bien au contraire. Les deux voies me paraissent absolument différentes. Mais tout se passe comme si, en moi-même, il y avait aussi différentes couches de religieux. Comme si deux religions pouvaient se rencontrer en l'homme. Pourquoi deux religions, deux « Eglises » qui ne vivent pas pour elles-mêmes mais pour l'homme, ne se rencontreraient-elles pas quelque part !

Je repense à ce moine chrétien qui me disait : « Je me sens plus près d'un spirituel hindou que de tel chef d'Eglise ! Et aussi à ce « saint » bouddhiste dans le nord du Japon, Ryokan, ermite, calligraphe et poète dont la vie inspire encore beaucoup de gens et qui ressemble fort à celle de notre saint François d'Assise : il jouait avec les enfants, parlait aux bêtes et les apaisait, donnait aux voleurs, allait prier au temple voisin... Et cette femme japonaise, qui consacre toutes ses énergies, en dehors de son travail professionnel, à mettre debout des handicapés — et qui me disait : « Je ne suis ni chrétienne ni bouddhiste, ni quoi que ce soit, mais je crois en Jésus, en Gandhi, en Ryokan... ! ».

Une indienne, Mme Aruna Guanadasm disait à l'assemblée de Bâle de 1989 sur « Justice et Paix et l'intégrité de la création » : « Le développement ? C'est un nouveau colonialisme ! ». Dans ce contexte, qui sera prophète ? Beaucoup parlent d'un « grand défi à relever pour que tous puissent vivre ». Et des chrétiens disent : « c'est une tâche pour l'Eglise ».

En Inde, on parle de plus en plus d'une « théologie de l'écologie ». On suit les recherches de théologiens nord-américains comme Berry et Fox (qui ont d'ailleurs eux-mêmes fréquenté les religions asiatiques) qui parlent de « théologie de la nouvelle création ». Les théologiens indiens, lors de leur rencontre de 1988, disaient : « La libération a aussi une dimension écologique. La conception globale de notre existence humaine et de l'univers devrait devenir la conviction de chaque communauté que l'homme doit être libéré de son désir agressif de prédateur qui ne respecte pas le caractère sacré de l'homme et de la nature ». Aux côtés d'autres religions et idéologies, les chrétiens doivent donc être dissuadés d'une exploitation excessive de la nature. J'ai lu également ceci, dans le « New Leader » de Madras : « Dans le contexte indien, les théologiens progressistes ont maintenant une nouvelle perspective en assimilant et en développant la théologie de l'écologie.

Sur la terre des « Rishi » (voyants hindous) et des « Sanyasi » (renonçants hindous), ce courant théologique est appelé à s'enraciner profondément ».

Un autre théologien indien fait remarquer : « En Inde (et ailleurs, en Afrique notamment) le christianisme n'a jamais pris au sérieux les religions traditionnelles, cosmiques, les religions proches de la nature... Il faut réévaluer, repenser la compréhension chrétienne de la nature... Il faut rechercher une « éco-théologie » ou une « éco-spiritualité »... s'efforcer de redécouvrir la terre comme une terre sacrée ».

Perspectives nouvelles ? Questions mêlées. On insiste en tout cas sur la responsabilité commune des religions en Asie quant à l'avenir de l'humanité. Lors de la prière du lundi soir, j'ai chanté avec les moines de Kurisumalai, dans leur liturgie « indo-syriaque », ce passage des Upanishads commenté par Gandhi :

« Tu dois renoncer au monde parce qu'il n'est pas à toi

Tu dois en jouir parce qu'il est à Lui

et travailler avec lui à l'abolition du mal ».

Ces pays donnent l'impression de détenir une capacité d'assimilation extraordinaire, de pouvoir « digérer », du moins ce qui leur est utile. J'ai été frappé par un Japon, une Corée arc-boutés sur leur civilisation nationale, sur la conscience de l'unicité de leur culture.

Pour toute l'Asie sinisée, la contradiction semble être signe de vérité. Elle n'est pas du tout gênante. C'est à l'opposé du souci occidental, exacerbé dans l'esprit français qui veut résoudre à tout prix la contradiction, trouver la synthèse. « Pour un asiatique oriental, me disait un ami, quand il n'y a pas de contradiction, c'est le signe que ce n'est pas vrai ou pas réel, car partout où il y a de la lumière, il y a aussi de l'ombre ».

À l'écoute de ceux qui vivent en Asie, j'ai mesuré encore un peu plus combien nos définitions dogmatiques sont occidentales et rationnelles. Ne faut-il pas être plus attentif aux chrétiens qui tentent un dialogue par la symbolique ?

« Le dialogue est ici compris comme un mode d'être et une façon de vivre, c'est un partage et un processus d'enrichissement mutuel. Comme toutes les réalités, le dialogue aussi est paradoxe : un paradoxe d'enracinement et de mobilité,

de conviction et d'ouverture, d'engagement dans ses propres idéaux et d'appréciation ouverte et d'acceptance des autres. Il implique limitations et perfections, souffrance et joie ; C'est un processus d'écoute et de découverte de l'autre ; c'est un mouvement vers la plénitude de la vérité et de l'amour ; c'est une voie pour restructurer et reconditionner la vie humaine et la société.

« Il est admis que l'engagement de foi du chrétien en Dieu dans le Christ ne l'empêche pas d'accepter les témoignages sincères de ses partenaires de dialogue, à savoir qu'ils ont rencontré Dieu par d'autres médiateurs. Le chrétien est aussi convaincu que Jésus-Christ et sa vie ont une signification universelle pour la libération totale de l'homme. En même temps, il est conscient que le témoignage de son partenaire de dialogue peut l'amener à voir de mieux en mieux la profondeur et l'intensité du mystère de Dieu manifesté dans le Christ ». (Réunion de « l'Association théologique indienne » de 1988, sur le thème : « Vers une théologie des Religions : Une perspective chrétienne indienne »).

J'étais en Inde au moment où l'on parlait de l'expédition fantastique du satellite interspatial « Voyager ». J'y ai lu dans un journal cette phrase d'un ingénieur de l'équipe scientifique : « Si tu veux connaître la terre, va voir d'autres mondes ».

Je ressens un peu la même chose par rapport au Christianisme. Les aperçus et rencontres indiennes et extrême-orientales me renvoient à ma propre foi chrétienne pour l'approfondir. Je crois qu'il faut être enraciné dans sa propre tradition pour pouvoir rencontrer en vérité une autre religion... et creuser son propre terreau culturel.

Peut-être pourrait-on distinguer entre le christianisme comme religion et l'évangile ? Comme religion, il n'y a pas à s'estimer meilleur qu'une autre religion qui peut satisfaire les mêmes besoins religieux de l'homme. Par contre, l'évangile représente une nouveauté. Il n'est d'aucune religion. En prenant en compte l'évangile de Jésus, un hindou un (Shivananda !) ne fait-il pas apparaître un nouveau visage de l'hindouisme... et un nouveau visage du Christ ? Peut-être que ce n'est pas le christianisme qui est unique, mais l'évangile auquel doivent se convertir toutes les religions, y compris le christianisme.

L'Islam plante au cœur de toutes les cultures, et de toutes les civilisations, abruptement, la question de Dieu. Il fait une brèche partout ; et en nous aussi. Ce que je dis peut paraître paradoxal par rapport à ce que l'on peut dire par ailleurs du système musulman clos, suffisant et fermé. Je crois que ça n'est pas vrai. Même si le système se referme de cette manière-là, au cœur il y a la question abrupte du mystère de Dieu, de l'existence de Dieu, de l'être de Dieu. C'est ça qui est important et c'est là dessus que j'aime entrer en relation avec un musulman en tant que musulman. C'est une interrogation sur l'homme en même temps. Sinon ça ne m'intéresse vraiment plus de confronter, terme à terme, les éléments de nos systèmes. D'autant plus que, malheureusement, on a les mêmes mots et qu'on occupe le même terrain, ce qui est un drame car les mots ne renvoient pas aux mêmes réalités.

(Extrait d'une intervention de Pierre Claverie, évêque d'Oran, à une session « Pays Arabes », en juillet 1989 à Fontenay-sous-Bois.

Mission sans frontière

Claude Geffré

Claude Geffré, o. p., est professeur de théologie fondamentale et de théologie des religions non chrétiennes à l'Institut Catholique de Paris et directeur de collection aux Editions du Cerf.

Dans la revue « Spiritus » (numéro de septembre 1988), à partir de témoignages provenant de divers pays et cultures, il propose une réflexion théologique sur la Mission.*

Nous présentons cette réflexion dans les pages qui suivent, en remerciant tout particulièrement son auteur et la revue « Spiritus » de nous permettre sa reproduction.

(*) « Spiritus », 40, rue de la Fontaine, 75016 Paris.

Ce qui me frappe, à travers divers témoignages, c'est l'identité de la passion pour l'Évangile vécu et annoncé, alors même que les formes de la mission ont profondément changé. Dans des contextes très divers, mais souvent analogues, qu'il s'agisse de la présence d'une grande religion non chrétienne ou du mur de l'indifférence religieuse des sociétés sécularisées, il ne faut pas parler d'échec de l'évangélisation, mais d'une **transformation profonde des méthodes et des buts de l'activité missionnaire.**

Je sais bien que l'Église a une fâcheuse tendance à masquer ses échecs ou à fournir une légitimation théorique de ses opportunistes. On se souvient de l'usage apologétique qui a été fait, dans les années soixante, de la distinction « foi - religion » face au défi de la sécularisation et de l'incroyance moderne. Peu importe si l'homme moderne était devenu complètement irréligieux. La sécularisation n'était pas seulement un fait historique inéluctable, elle était une exigence de la foi elle-même. Et en dépit des signes contraires, un christianisme, dépouillé de ses oripeaux sacrés archaïques, gardait toutes ses chances. Le vrai christianisme est en effet autre chose et mieux qu'une religion : il est une foi.

Ne sommes-nous pas en train de tomber dans un piège identique au moment où, en bien des points du globe, la mission de l'Eglise, selon sa forme traditionnelle, est devenue très difficile, voire impossible ? Je suis personnellement convaincu du contraire et le présent numéro l'atteste de manière souvent bouleversante. Il ne faut pas confondre la période de changements et de révisions parfois déchirantes, qui a coïncidé avec la fin de la décolonisation, et puis la phase actuelle qui témoigne d'une sorte de confiance sereine dans la puissance de l'Evangile alors même que l'action missionnaire est devenue beaucoup plus modeste.

Dans les quelques pages qui suivent, je voudrais manifester l'heureuse convergence entre une nouvelle théologie de la mission, qui prend acte des déplacements opérés à Vatican II, et les nouvelles pratiques missionnaires qui se développent sur le terrain. Nous commencerons par réfléchir sur la nature de la mission de l'Eglise. Nous verrons ensuite comment il faut dépasser une fausse dichotomie entre l'évangélisation proprement dite et les tâches au service de l'homme. Enfin, il est important de rappeler que le dialogue est une dimension intrinsèque de la mission.

De la mission-conversion à la mission-témoignage

mission, fonction essentielle de l'Eglise

L'incarnation du Verbe de Dieu en Jésus-Christ, comme épiphanie décisive du dessein mystérieux de Dieu à l'égard du monde, est le **fondement immédiat de la mission de l'Eglise**. « **Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les envoie dans le monde** » (Jn 17,18). C'est donc à partir de son fondement trinitaire et christologique qu'il faut comprendre la nature de la mission de l'Eglise.

Mais souvent dans le passé, on a parlé de la fin ou du but de la mission comme si celle-ci était un pur moyen au service du salut éternel des âmes. Cette vision des choses était indissociable d'une

conception très ecclésiocentriste de l'Eglise comme moyen de salut (cf. l'interprétation rigoriste du fameux adage : « Hors de l'Eglise, point de salut ») et d'une conception très surnaturaliste du salut.

Ce vocabulaire de la fin est très ambigu. Il vaudrait mieux parler de la mission comme la fonction essentielle de l'Eglise ou mieux comme l'expression même de sa nature. A la limite, ce n'est pas l'Eglise qui définit la mission. C'est bien plutôt la mission qui détermine le visage de l'Eglise afin qu'elle soit le signe eschatologique du Royaume de Dieu. Nous retrouvons là une perspective propre à Vatican II qui définit l'Eglise de manière privilégiée comme « le sacrement de salut pour les nations ».

A parler strictement, c'est une certaine théologie du salut qui commandait la théologie de la mission. Mais la conception du salut était elle-même toute dépendante d'une définition juridique de l'Eglise comme **societas perfecta**. Alors que les sociétés humaines se définissent uniquement par des fins propres naturelles, l'Eglise est cette société parfaite, qui poursuit cette fin surnaturelle transcendante, à savoir l'obtention de la vie éternelle pour tous les hommes. La tâche proprement missionnaire de l'Eglise est donc une tâche spirituelle ayant un lien avec cette fin surnaturelle. S'il arrive que l'Eglise assume des tâches profanes dans le monde, il ne peut s'agir que de tâches provisoires de suppléance.

royaume de Dieu à venir

L'ecclésiologie de communion, qui se dégage de la constitution **Lumen Gentium** de Vatican II, dépasse cette crispation sur la distinction entre nature et surnature pour considérer l'Eglise comme un peuple en marche, une « communauté en Exode » toute tendue vers le Royaume de Dieu à venir. Ainsi, la mission de l'Eglise n'a pas seulement et d'abord pour but le salut comme libération de la damnation éternelle, mais tout ce qui contribue à anticiper le Royaume de Dieu parmi les hommes. Il est donc très difficile de distinguer, dans l'abstrait et *a priori*, des tâches qui seraient spécifiquement missionnaires parce que conformes à la vocation surnaturelle de l'Eglise et des tâches secondaires tenant à des conjonctures locales exceptionnelles.

Comme en témoignent beaucoup de textes recueillis dans ce numéro de **Spiritus**, même quand la « mission-conversion » est pratiquement impossible, toute présence d'Eglise a nécessairement une portée missionnaire. L'Eglise n'est pas au service d'elle-même (c'était le risque d'une théologie missionnaire dite de l'implantation) : elle est au service du Royaume de Dieu qui vient. Seul, le Royaume de Dieu, comme Royaume de justice, de paix et de liberté, est absolu. Ni le christianisme historique, ni l'Eglise, ni Jésus lui-même ne sont absolus. Jésus se relativise par rapport au Royaume de son Père. Il ne veut que le montrer, n'être que son héraut et son précurseur.

On doit donc dépasser un ecclésiocentrisme étroit comme si la mission avait pour seul but de grossir le nombre de ceux qui sont incorporés à l'Eglise visible. La vocation historique de l'Eglise de la terre, ce n'est pas l'extension quantitative des chrétiens, mais, en dialogue et collaboration avec tous les hommes et femmes de bonne volonté (qui appartiennent à d'autres religions ou familles spirituelles), le témoignage rendu au Royaume de Dieu qui vient. L'Eglise est par excellence le sacrement de salut pour toutes les nations. Mais comme société historique, elle n'a pas le monopole exclusif des signes du Royaume. Selon l'enseignement de **Lumen Gentium**, la grâce est offerte à tous les hommes selon des voies connues de Dieu seul. C'est dire qu'il n'est pas lié par les médiations ecclésiales instituées.

tournant de Vatican II

Quand on veut mesurer l'évolution actuelle de la conscience missionnaire de l'Eglise catholique, il faut toujours se référer au tournant historique opéré par Vatican II : d'une part, en ce qui concerne une attitude de respect et d'estime à l'égard des grandes religions du monde ; d'autre part, pour ce qui concerne l'affirmation solennelle du droit à la liberté religieuse.

Il serait évidemment naïf de soutenir qu'il a fallu attendre Vatican II pour affirmer une possibilité de salut en dehors de la médiation visible de l'Eglise. On était déjà passé d'un absolutisme exclusif, qui trouvait son expression la plus rigoureuse chez Boniface VIII, à un absolutisme inclusif, qui trouve son expression dans la formule : « *Sine ecclesia nulla salus* ». En effet, s'il est vrai que beaucoup d'hommes peuvent être sauvés en dehors de l'Eglise visible, ils le sont par la grâce du Christ, qui a toujours au moins un rapport d'ordination à l'Eglise comme sacrement de salut. C'est encore l'enseignement même de **Lumen Gentium**.

La nouveauté de la déclaration de **Nostra Aetate** consiste à affirmer que la grâce de Dieu est à l'œuvre dans les grandes religions du monde. Certes, la déclaration est prudente et n'affirme pas — comme certains théologiens aujourd'hui — que les autres religions sont des « voies de salut » ; mais elle reconnaît clairement que ces autres traditions religieuses sont en elles-mêmes, indépendamment

des dispositions subjectives de leurs fidèles, porteuses de valeurs salutaires, d'éléments de bonté et de vérité. Les autres religions peuvent être considérées comme une « préparation évangélique » à la reconnaissance de la plénitude de la vérité qui se trouve dans le Christ.

On devine les conséquences pour la pratique missionnaire d'un tel jugement théologique positif sur le pluralisme religieux insurmontable qui correspond au dessein mystérieux de Dieu, surtout si on l'article avec l'enseignement du décret sur la **liberté religieuse** ; celui-ci reconnaît nettement que « **l'homme est tenu à se soumettre à la vérité telle qu'elle lui apparaît en conscience** ». C'était mettre fin à une théorie pernicieuse des droits exclusifs de la vérité, qui valent en tout état de cause sans articulation avec la vérité de la conscience, théorie qui a permis de légitimer des siècles d'intolérance et des méthodes missionnaires peu respectueuses de la liberté individuelle de chacun.

Les intégristes, devenus depuis schismatiques, ne s'y sont pas trompés quand ils ont décelé, dans le décret sur la liberté religieuse, la fin de l'absolutisme catholique exclusif et la porte ouverte à l'indifférentisme et au relativisme. Et les gestes historiques de Jean-Paul II comme le discours de Casablanca, la visite à la Synagogue de Rome et la rencontre interreligieuse d'Assise, qui étaient dans le droit fil des principes posés à Vatican II, n'ont pu que susciter leur indignation.

mission — témoignage

En dehors de la réaction extrême de Mgr Lefebvre et de ses disciples, certains continuent de se demander si un plus grand optimisme quant aux possibilités de salut en dehors de l'Eglise et un plus grand respect de ceux qui croient « autrement » ne compromettraient pas la mission traditionnelle de l'Eglise. Il me semble que les textes du présent numéro répondent par eux-mêmes.

Les formes de la mission ont pu changer, mais la mission elle-même n'a rien perdu de son urgence. Ou pour être plus précis, quand la mission n'est plus polarisée sur la conversion à tout prix de l'autre, la mission comme incarnation de l'Evangile dans le temps n'a rien perdu de son sens. Il y a des situations de fait où le témoignage explicite, rendu à l'Evangile, n'est pas possible. Mais la présence silencieuse par l'adoration, la proximité aux plus démunis, la pratique des béatitudes, la reconnaissance des germes de vérité et de bonté qui se trouvent chez les membres d'autres traditions religieuses, assurent la mission de l'Eglise comme sacrement du Royaume.

Même si on garde toujours la nostalgie d'annon-

cer en clair la plénitude du Royaume advenu en Jésus Christ, il y a toute une action de décryptage des anticipations du Royaume dans le cœur des hommes et des femmes auxquels on est envoyé.

Il est possible d'opérer sans mauvaise conscience un passage de la mission-conversion à la mission-témoignage. Il ne s'agit pas d'abord avant tout de vouloir que l'autre change de religion (comme si son salut éternel dépendait étroitement d'un tel changement), mais qu'il soit de plus en plus fidèle aux semences de vérité et de bonté que le Verbe de Dieu n'a cessé d'accorder à tous les hommes, tout au long de l'histoire religieuse de l'humanité.

Conformément à cette nouvelle intelligence de la mission de l'Eglise, il est important de noter qu'on ne trouve pas à proprement parler une « théologie de la mission », au sens moderne du mot, dans le Nouveau Testament, alors qu'on trouve une théologie très riche du **témoignage**. Et par témoignage, il faut entendre non seulement la proclamation directe et publique du dessein salutaire de Dieu, mais le témoignage de la vie. La conversion des païens résulte tout autant de la « belle conduite » des chrétiens que de leur prédication (cf. Ac 5,12-16 et 12,2,12).

Evangélisation et service de l'homme

J'ai déjà suggéré qu'en définissant la mission à partir de la fonction concrète de l'Eglise dans le monde et non en référence à la fin purement surna-

turelle de l'Eglise, on était invité à dépasser une fausse opposition entre des tâches dites spirituelles et des tâches humanitaires. C'est la situation

historique du monde qui dicte en quelque sorte son ordre du jour à la mission de l'Eglise. Il convient de s'expliquer davantage sur cette nouvelle conscience missionnaire de l'Eglise.

étapes d'une évolution

Tout au long de l'épopée missionnaire, l'annonce de l'Évangile s'est toujours accompagnée d'un certain engagement social et éducatif au nom de la charité évangélique. Mais cette action humanitaire était considérée soit comme un préalable, soit comme une conséquence de l'activité proprement missionnaire, ou bien il s'agissait d'une suppléance à l'égard d'une société civile encore défaillante.

Autour des années soixante, l'accès des pays sous-développés à l'indépendance a hâté la prise de conscience par l'Eglise de sa responsabilité historique à l'égard des tâches de développement. Les encycliques de Jean XXIII, **Pacem in terris** en 1963, et de Paul VI, **Populorum progressio**, en 1967, ont été en quelque sorte la charte de cette orientation donnée à l'action missionnaire de l'Eglise.

Finalement, c'est dans le texte du **Synode des Evêques de 1971** sur « la Justice dans le monde » que l'on trouve cette affirmation solennelle : « **Le combat pour la justice et la participation à la transformation du monde nous apparaissent pleinement comme une dimension constitutive de la prédication de l'Évangile qui est la mission de l'Eglise pour la rédemption de l'humanité et sa libération de toute**

situation oppressive ». Et en 1974, c'est Paul VI lui-même qui déclare explicitement : « **L'Eglise croit... très fermement que la promotion des droits de l'homme est une requête de l'Évangile et qu'elle doit occuper une place centrale dans son ministère** » (De justitia in mundo, n° 5).

Alors que ni le mot ni le thème de la libération ne figuraient dans le décret **Ad Gentes** du Concile, il tend à devenir un des sujets majeurs de la réflexion de l'Eglise sur le contenu de la mission aujourd'hui. C'est le grand texte d'**Evangelii Nuntiandi** qui cherche à élucider les rapports profonds entre l'évangélisation et le service de l'homme à l'intérieur de l'unique mission de l'Eglise. Il distingue des liens d'ordre anthropologique, théologique et évangélique (cf. n° 31). Et on aboutit à cette formulation nuancée de Paul VI : « **L'Eglise rapproche mais n'identifie jamais libération humaine et salut en Jésus Christ** » ; ou encore : « **L'Eglise prend une conscience toujours plus vive de la façon propre, foncièrement évangélique, qu'elle a de collaborer à la libération des hommes** » (E.N. n° 38).

Avant et après les textes historiques des **Assemblées de Medellín (1978)** et de **Puebla (1979)**, les théologiens de la libération ont cherché à réinterpréter le salut chrétien en termes de libération. On sait toutes les difficultés suscitées par les autorités romaines du fait que certains théologiens de la libération pouvaient conduire à faire du christianisme un instrument de la transformation concrète du monde.

Mais depuis l'instruction de mars 1986 sur liberté

et libération, le magistère romain fait droit aux requêtes légitimes de la théologie de la libération tout en maintenant la spécificité irréductible du salut chrétien. Il y a donc aujourd'hui un large consensus sur deux séries d'affirmations concernant la mission de l'Eglise. D'une part, on souligne que la mission de l'Eglise est irréductible à une fonction d'humanisation ou de libération humaine. Le mal-être en effet de la condition humaine ne relève pas seulement de la transformation des structures injustes de la société. Il relève du salut eschatologique advenu en Jésus Christ. Mais en même temps, on affirme de plus en plus lucidement qu'en vertu de l'unité du plan de Dieu depuis la création jusqu'à la récapitulation de toutes choses dans le Christ, il y a nécessairement un lien mystérieux entre le mouvement de l'histoire, dans la mesure où il est au service de la dignité de l'homme comme image de Dieu, et puis la communion bienheureuse des hommes en Dieu, qui est un don gratuit donné d'en haut.

évangélisation et action sociale

Ainsi, l'Eglise ne peut renoncer à sa mission première qui est l'annonce de l'Evangile et l'appel à la conversion (comme metanoia). Mais justement, la conversion des cœurs n'est pas sans impact sur la transformation des rapports sociaux. Dans l'existence chrétienne à la suite du Christ, on ne peut disjoindre le pôle mystique et le pôle politique. Et dans l'activité missionnaire de l'Eglise, on doit dé-

passer l'opposition entre « évangélisation » et « action sociale ». A l'intérieur de chaque Eglise locale, ce sont tous les chrétiens qui sont appelés à évangéliser par leurs paroles et par leurs actes. Avec ou sans ministère spécial, tous les laïcs sont responsables de l'évangélisation sans qu'on puisse jamais réduire leur action à des tâches purement temporelles. Ils ont le devoir non seulement de rendre témoignage à Jésus Christ par toute leur vie, mais aussi d'incarner l'Evangile dans les structures mêmes de la société et dans les nouveaux espaces de la société moderne.

mission salvifique intégrale

Toutes les tâches au service de l'homme, pour le développement, pour la paix et la justice sont une partie intégrante de la mission comme incarnation de l'Evangile dans l'histoire. Que ce soit par le discours officiel de la hiérarchie ou par le témoignage des communautés chrétiennes, l'Eglise ne peut pactiser avec le **statu quo** d'une société sous le signe de la violence et du profit. En toute circonstance et en tous lieux, elle doit témoigner que la proclamation du Royaume de Dieu coïncide avec le refus de toute absolutisation d'un pouvoir humain, qu'il s'agisse du pouvoir politique, de l'argent, d'une race privilégiée, d'un peuple particulier ou d'une classe sociale.

Cette nouvelle conscience de la complexité et de la diversité des tâches à l'intérieur de l'unique

mission de l'Eglise est bien exprimée dans la formule équilibrée du rapport final du Synode extraordinaire de Rome en 1985 : « La mission salvifique de l'Eglise relativement au monde doit être comprise comme intégrale. Car bien que spirituelle, la

mission de l'Eglise implique la promotion de l'homme aussi dans le domaine temporel... Il faut donc écarter et dépasser les oppositions fausses et inutiles, par exemple entre la mission spirituelle et les services pour le monde ».

Le dialogue comme forme de la mission

Plusieurs des témoignages recueillis dans ce numéro font état de situations locales particulièrement difficiles où la Parole publique, rendue à Jésus Christ, non seulement est entravée, mais bloquée et formellement interdite. Et certains de se demander si la mission a encore un sens ou si les énergies disponibles ne seraient pas mieux exploitées ailleurs dans d'autres avant-postes de la mission de l'Eglise.

Il faut sans doute répondre que le plus humble dialogue est toujours possible, et que le dialogue lui-même est une dimension intrinsèque de la mission de l'Eglise, surtout quand une poignée de chrétiens se trouve immergée au sein d'une religion non chrétienne dominante.

une forme authentique de la mission

En tout cas, les documents les plus récents, produits par le Secrétariat pour les non-chrétiens, affirment de plus en plus clairement que le dialogue

interreligieux n'est pas seulement un préalable, mais une forme authentique de la mission de l'Eglise, à condition évidemment de ne jamais être séparé ou opposé à cette autre forme essentielle de la mission qu'est la proclamation. C'est le cas en particulier du document « **Mission et dialogue** », publié en 1984 à l'occasion du vingtième anniversaire de la création du Secrétariat pour les non-chrétiens. On y lit par exemple :

« Dans la conscience de l'Eglise, la mission apparaît unitaire, mais complexe et articulée : la présence, le témoignage, l'engagement au service des hommes, la vie liturgique, le dialogue, l'annonce, la catéchèse » (D.M. 13).

Et dans un texte plus récent (non encore publié), on affirme encore plus clairement :

« Le dialogue interreligieux et la proclamation sont tous deux des formes authentiques de la mission évangélisatrice de l'Eglise. Ils sont, en fait, des éléments intégraux de cette mission. Tous deux sont donc légitimes et nécessaires ».

exigence du dialogue interreligieux

On a déjà beaucoup écrit sur les exigences d'un vrai dialogue. Mais la réflexion théologique cherche de plus en plus à fonder théologiquement l'exigence du dialogue interreligieux, à partir d'un jugement positif sur les autres traditions religieuses et sur la présence du même Esprit de Dieu dans le cœur de ceux qui croient « autrement ».

Tout dialogue comporte la conscience de son identité personnelle et la reconnaissance de l'altérité de l'interlocuteur. Mais dans le cas du dialogue interreligieux, le respect de l'autre ne se fonde pas seulement sur la dignité absolue d'autrui, mais sur des motifs théologiques. Le chrétien sait en effet que tous les hommes sont l'objet de l'amour salvateur de Dieu (1 Tm 2,4), que tous les hommes se trouvent sous la mouvance du Verbe créateur et rédempteur (Jn 1,1-4). Il sait aussi que les diverses traditions religieuses de l'humanité appartiennent aussi au dessein mystérieux de Dieu (cf. **Ad Gentes 3**, qui parle des actes religieux par lesquels, de diverses manières, les hommes cherchent Dieu ; ou encore **Lumen Gentium, 16**, qui nous dit que bien souvent « les religions reflètent un rayon de cette vérité qui éclaire tout homme »). Et dans son discours à la Curie romaine après Assise, le pape Jean-Paul II n'hésitait pas à affirmer que « chaque prière authentique est suscitée par l'Esprit Saint qui est mystérieusement présent dans le cœur de chaque personne ».

Cela veut dire concrètement que l'autrement cro-

yant n'est jamais un pur étranger assis dans les ténèbres de l'erreur. Du seul fait de son humanité, il partage la même vocation originale, il est l'objet du même appel divin et il est déjà un auditeur potentiel de la Parole décisive de Dieu, manifestée en Jésus Christ. Loin de considérer le dialogue comme un pis-aller, faute de pouvoir témoigner publiquement de la plénitude du contenu du message chrétien, il est permis de considérer le dialogue interreligieux comme un dialogue de salut où chacun s'efforce, dans la fidélité à sa propre vérité, de célébrer une vérité qui déborde non seulement les limites mais les incompatibilités de chaque tradition religieuse.

voies mystérieuses de l'Esprit

Finalement, tout dialogue authentique est exigence de conversion, à condition de ne pas identifier tout de suite celle-ci avec un changement de religion. Au lieu de vivre le pluralisme religieux comme un scandale pour notre foi en la singularité chrétienne, il faut apprendre à le vivre comme un défi de conversion mutuelle, adressé à tous par l'Esprit du Seigneur. Dans l'expérience du dialogue, je puis découvrir que je ne vérifie pas dans ma vie la vérité dont je me réclame. Et inversement, mon partenaire dans le dialogue peut parvenir à une nouvelle compréhension de sa foi. Ainsi, celui qui est envoyé en mission n'est pas nécessairement celui qui apporte la plénitude des richesses du mystère de Dieu à ceux qui périssent faute de connaissance. Il est aussi celui qui reçoit, qui dé-

couvert de nouvelles dimensions du mystère du Christ alors qu'il est interpellé par d'autres traditions religieuses, d'autres cultures, d'autres manières de réaliser sa vocation d'homme.

En bref, ce qui donne un sens à toute l'activité missionnaire, ce n'est pas de grossir les rangs de la société Eglise, c'est de proclamer en actes et en paroles que le Royaume de Dieu est advenu en

Jésus Christ. Le dialogue interreligieux est un acte d'espoir et de communion entre les membres de l'unique famille humaine. Il est beaucoup plus qu'une simple exigence du respect de la liberté d'autrui à un âge de tolérance où toute forme de prosélytisme doit être bannie. Il est une exigence du respect dû aux voies mystérieuses de l'Esprit de Dieu dans la diversité des traditions religieuses et dans le secret des cœurs.

En Algérie, dans mon enfance, j'ai vécu dans un monde où chacun portait ses valeurs, séparé des autres. On n'était pas plus mauvais que d'autres. J'étais dans une « bulle » coloniale collective. Mes parents n'étaient ni racistes, ni criminels : simplement ils ne voyaient pas en dehors de la bulle. Pendant toute mon enfance, j'ai entendu des sermons sur l'amour de Dieu et jamais on ne m'a dit : ton prochain c'est aussi celui qui est à la porte, qu'il soit musulman ou non, arabe ou kabyle. Sans être plus mauvais que d'autres nous avons vécu séparés et stériles.

La première tâche est de prendre conscience de ces enfermements et c'est loin d'être évident. Mesurer aussi les richesses que l'on porte. Mais ensuite tout faire pour établir la communication sans quoi nous mourons stériles au milieu de nos richesses. Connaître, comprendre, accueillir l'autre, accepter, adopter, mais aussi savoir critiquer et rejeter ; bref, chercher ensemble dans une coopération concrète ce qui est bon pour tous. On n'est pas encore au bout du chemin !

Il va falloir, pas à pas, essayer de découvrir ce qu'est cette humanité à travers l'image que les uns et les autres s'en font dans leur culture et leur religion. Pour moi ce combat est essentiel. De quel homme parle-t-on ? Pour quel homme se bat-on ?

J'aimerais que les chrétiens, avant de proclamer des droits, avant de faire de grandes déclarations sur la justice, essaient de dire qui est l'homme. Est-ce seulement celui qui croit au Dieu de Jésus-Christ ? qui croit en Dieu en général ? qui admet un certain nombre de valeurs ? lesquelles ? pourquoi ? Peut-on essayer de présenter à l'humanité, aujourd'hui, notre conception de l'homme et entrer avec les autres dans une relation qui nous permette de recomposer l'humanité commune ?

(Extrait d'une intervention de Pierre Claverie, évêque d'Oran, à une session « Pays Arabes », en juillet 1989 à Fontenay-sous-Bois.

Des chrétiens à la rencontre de l'Islam

Christophe ROUCOU

Le texte que présente le groupe « Islam - M.D.F. » est le résultat d'une réflexion, qui s'est faite en novembre 1988 autour des questions suivantes :

- quelles sont les remises en cause importantes que nous constatons en nous, du fait de la rencontre de l'Islam ?
- « La mission », que pouvons-nous en dire d'après l'expérience que nous en avons dans le compagnonnage avec les musulmans ?

A partir des réponses à ces questions, Christophe Roucou a élaboré une réflexion théologique que nous présentons dans les pages qui suivent.

Chrétiens et musulmans dans une société française sécularisée

Une même situation de fait, avec des racines différentes

La première chose qui m'a frappé, c'est que nous sommes dans une même situation de fait. Nous vivons dans la même société française et nous sommes affrontés ensemble à la modernité dans un société sécularisée. Nous partageons donc la même situation et nous rencontrons les mêmes problèmes.

Mais si, chrétiens et musulmans, nous sommes affrontés à la même réalité, notre héritage n'est pas le même, nous avons des racines différentes.

Depuis le XVI^e siècle, le christianisme est affronté à la modernité, et le processus n'a fait que progresser depuis le XVII^e siècle avec une accélération, pour ce qui est de la France, depuis la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905. De plus, nous sommes issus de cette culture « franco-christiano-latine » depuis plusieurs générations, ce qui n'est pas le cas de la majorité de nos compagnons musulmans qui sont des immigrés.

Dans l'ensemble, ils sont partagés entre l'héritage de leur culture d'origine et la société française dans laquelle ils vivent. Il y a en eux une double attitude : fidélité à leur société d'origine, et réaction par rapport à la société non-religieuse dans laquelle ils baignent. Leur situation n'est pas toujours confortable car, dans la tradition de l'Islam, il n'y a pas de séparation des plans entre religion et Etat (Din et Dawla).

Une situation originale

Du fait de cet héritage historique et des composantes de la communauté musulmane en France (Maghrébins, Turcs, Africains, musulmans du Proche-Orient et de l'Asie...), la société française représente une situation originale dans la rencontre de l'Islam et de la modernité, ainsi que dans l'évolution d'une certaine idée de la laïcité chez les musulmans.

Des attitudes diverses

● *chez les musulmans :*

Plusieurs attitudes sont possibles :

- il y a ceux qui s'installent dans la société française, plurielle, laïque, chrétienne... ;*
- il y a ceux qui tentent de vivre ou qui sont perdus entre deux cultures ;*
- il y a ceux qui veulent transmettre à leurs enfants une fidélité, des valeurs, un sens de l'homme qui est nécessairement fondé en Dieu ;*
- il y a aussi des « islams » marqués par les origines, des tendances et des écoles.*

● *de notre part :*

Pour l'un, « il y a le déphasage complet avec sa conception de la sécularisation et de sa foi en l'homme ».

Pour un autre, il y a « comme une remise en cause de la mission ; nous nous situons par rapport à des incroyants et nous voilà provoqués à un dialogue avec des croyants ».

En fait, ce compagnonnage nous repose la question de la dimension religieuse de l'homme et celle de sa place dans notre société, ainsi que la question de notre témoignage comme parole de foi dans un monde et une société sécularisés.

D'où la question suivante : Comment Jésus, qui est pour nous porteur de la Bonne Nouvelle pour tout homme, peut-il être un obstacle entre les hommes ?

La rencontre d'autres croyants

Dans la rencontre des musulmans, nous n'avons pas tous le même itinéraire. Peu parmi nous ont vécu en pays musulman et nous n'avons pas tous une pratique de la langue arabe, ni une connaissance approfondie de l'Islam.

Cependant, si nous n'avons pas tous la même expérience, nous avons tous vécu et partagé un vrai compagnonnage avec des musulmans. D'une manière générale, la rencontre s'est faite sur le terrain de la vie, du travail et du quartier où, tout naturellement, des liens de solidarité et de fraternité se sont créés.

C'est donc d'abord avec des hommes et des femmes que la rencontre s'est faite. Le partage religieux s'inscrit ainsi dans cette démarche qui est toujours le fruit de la confiance et de l'amitié.

Mais nos liens ne se réduisent pas à la dimension de foi de nos vies. Ce sont nos vies tout entières, aux uns et aux autres, qui se sont retrouvées dans ces rencontres, vies d'hommes et de femmes, vies de croyants.

Des découvertes

Au cours des dernières années, nous avons constaté une évolution du vocabulaire. Il y a quelques années nous parlions plus souvent des immigrés... aujourd'hui nous parlons davantage de l'Islam et des musulmans.

La plupart, dans leur réflexion, sont frappés par la foi des musulmans, et plus particulièrement par la pratique de la prière, du jeûne, du pardon, ainsi que par la place du ramadan et la force de l'appartenance à une communauté de foi.

Plusieurs soulignent également la découverte, chez nos amis musulmans, de « Justes », au sens biblique du terme, la découverte aussi du « Visage de Dieu », le Dieu Tout Autre et très intime à la fois, enfin l'importance chez un musulman de l'attitude d'adoration.

Des changements d'attitude

Notre première attitude, c'est l'accueil d'une démarche de foi, l'accueil d'une Parole de Dieu portée par des hommes et des femmes qui sont musulmans. Il y a là, pour nous, une exigence à découvrir l'Islam, une découverte de l'Islam pour lui-même (en évitant d'aller trop vite et d'en faire une lecture chrétienne), d'où la nécessité d'un effort de connaissance du message de l'Islam, des « piliers » de leur foi et de leur comportement.

Nous sommes ainsi provoqués à « un respect pour le mystère de Dieu » : « Allah Akbar » (« Dieu est au-dessus de tout »). Ce que nous disons n'épuise pas Dieu dans ce qu'Il est. Nous sommes aussi invités à penser différemment et à quitter la peur de l'autre.

Leur attitude de croyants nous conduits à nous réinterroger sur nous-mêmes, sur notre propre foi. Leur prière est pour nous provocation à prier, leur lecture du Coran est incitation à renouveler notre lecture de la Bible.

Nous constatons que, dans la rencontre avec d'autres croyants, et en particulier avec des musulmans, nous avons renoncé à convaincre l'autre et nous pensons avoir découvert chez nos amis « une part de Sagesse » et « une part de la Vérité ».

Une rencontre révélatrice, mais complexe

Au fond, ces rencontres sont révélatrices des contradictions et des richesses mêlées chez l'homme. Le rapport entre foi, justice et charité est aussi diversifié chez eux que chez les chrétiens : depuis les « mouchards » jusqu'à ceux qui donnent leur vie pour leurs frères (islamiques ou non).

Par ailleurs, nous savons que le rapport à l'Écriture est très différent du nôtre, d'où les difficultés inévitables lorsque l'on aborde certains sujets.

Ceci nous conduit à évoquer le sens de Dieu, différent et complémentaire, que nous avons les uns et les autres. Sens de Dieu qui peut être à la fois un point de rencontre et un enrichissement pour chacun. Point de rencontre qui en souligne aussi les différences.

Enfin, si nous sommes confrontés à la même réalité, nous n'avons pas le même héritage ni les mêmes racines. Cet aspect plus que d'autres souligne, semble-t-il, la complexité de nos rencontres. Il existe un décalage dans nos évaluations de la « modernité » et de la « sécularisation ».

En conclusion, la rencontre est une invitation au discernement, à l'admiration, au regard évangélique porté sur des hommes et, à travers eux, sur leur chemin vers Dieu. C'est aussi, en même temps, une invitation à regarder en face les différences réelles.

Notre foi interrogée et transformée

Notre attitude

La rencontre de l'Islam et des musulmans engendre des attitudes diverses. Par exemple, il y a ceux qui acceptent de reconnaître les « valeurs évangéliques » vécues par les musulmans et qui s'en tiennent là.

Il y a ceux qui s'inspirent de l'attitude de l'Eglise depuis Jean XXIII à propos du marxisme et qui font la distinction entre les hommes et leur idéologie. Pour ceux-là, il y a les musulmans qu'il faut aimer et l'Islam qui est incompatible avec la foi chrétienne.

Il me semble qu'à la MDF, dans le partage avec des amis musulmans comme ailleurs dans d'autres rencontres, notre volonté d'aller jusqu'au bout du chemin... nous conduit à accepter que la rencontre soit en quelque sorte une altération, qu'elle marque notre foi et la transforme.

Si nous entrons dans cette perspective, alors nous dirons que notre foi est indissociable de la foi des autres. Nous serons conduits nécessairement à nous interroger sur l'expression chrétienne traditionnelle de la foi. « Les mots de la foi » sont toujours indissociables de leur contenu. Je pense à la remarque sur l'ambiguïté de l'expression : « Marie, Mère de Dieu » ! dite en Arabe. Si nous vivons la rencontre des autres, différents de nous, il nous faut la vivre dans toutes ses dimensions.

Provoqués à une redécouverte de dimensions de la foi chrétienne

Depuis plusieurs années et un peu partout, nous sommes provoqués à l'approfondissement des dimensions de la foi chrétienne.

C'est ainsi que nous ne pouvons plus poser la christologie en soi sans la mettre aussitôt en relation avec une théologie trinitaire, d'abord parce que l'expérience de l'Esprit-Saint est pour nous l'expérience, que la grâce de Dieu, que son Esprit habite, animent d'autres hommes. Nous faisons aussi l'expérience d'une Parole qui nous vient d'eux. Cette expérience que nous vivons, nous devons en faire la théologie, autrement dit, une théologie de l'Esprit-Saint.

Un autre aspect de la théologie trinitaire : Placés devant l' « Unicité » de Dieu, Unicité affirmée par nos amis, nous sommes amenés à redécouvrir autrement la personne de Jésus. Plusieurs parmi nous insistent sur le fait que, pour nous, le Christ est celui qui conduit au Père. Il est le passage, la médiation, c'est-à-dire qu'il est à la fois tourné vers le Père (Jn 1,1) et il est, lui, le lieu de la révélation de Dieu. Cf. St Paul : « Le Christ Icône, Image du Dieu invisible » (Col 1,15).

Conduits au cœur de la foi chrétienne

Il nous faut d'abord situer le cœur de la foi chrétienne dans la révélation d'un Dieu source d'amour, qui aime chaque homme, tout homme, sans distinction aucune.

Et là, dans cette rencontre de l'Islam chez nos amis, reconnaissons qu'il y a aussi un visage d'un Dieu qui est proche ; cela est rappelé par plusieurs. Sans vouloir faire du comparatisme naïf, reconnaissons qu'il y a dans le Coran le Dieu Miséricordieux, la miséricorde, l'amour de Dieu pour l'homme. (S. 1. Fatiha). Est-ce à dire qu'on peut faire de l'amour de Dieu pour l'homme une exclusivité du christianisme ? Il nous faut bien reconnaître que, dans la pratique, des musulmans vivent dans leur vie un amour de Dieu pour l'homme qui peut aller très loin.

Mais là où, semble-t-il, dans l'expression de notre foi et en son cœur, il y a un irréductible c'est, pour reprendre le terme de Paul, « le scandale de la croix » où se révèle cet amour unique de Dieu pour l'homme.

La croix, c'est le crucifiement du prophète de Dieu, du Messie, et ceci est impensable en Islam.

Pour nous la croix est liée à la vie et à la prédication de Jésus ; ne dissociions pas les deux comme nous serions tentés de le faire pour marquer la butée...

Jésus n'est pas seulement le messager, le porte-parole comme les prophètes, mais il est le messager totalement identifié à son message, il est la Parole faite chair.

Cf. le prologue de Saint Jean 1/14 : « Et le Verbe s'est fait chair et Il a planté sa tente parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire qu'Il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité ».

Et, devant le mystère pascal, nous sommes au cœur de la différence profonde qui est incontournable et irréductible.

Je voudrais ajouter deux remarques :

● *La première est que Dieu est Dieu et que si le cœur ou, comme le dit Henri Teissier, le centre de gravité de nos fois n'est pas le même, il n'y a qu'un seul Dieu.*

Je suis toujours gêné quand on dit que nous n'avons pas le même Dieu parce que, comme le rappellent les mystiques, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, tous convergent dans leur approche et leur expression.

(Cf. Ecrits spirituels de l'Emir Abdelkader — p. 50 — « Du pur amour » — Ed. du Seuil, traduit par M. Chodkiewicz).

● *La deuxième est que même si nous disons qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que nos expressions sont différentes, le scandale de la croix n'est pas neuf.*

Comme St Paul le disait déjà : « Il est scandale pour les juifs et folie pour les païens » (I Cor. 1/21-25).

Autant cette croix est irréductible, et il n'est pas possible de passer à côté d'elle, autant il nous faut faire attention à ce que ce soit le vrai scandale qui fasse scandale. En effet, l'expression chrétienne est liée à l'expression culturelle occidentale et celle-ci risque de faire écran. Un musulman, devant le scandale de la croix, est comme le juif, comme le grec, comme bien d'autres, à condition qu'ils soient devant le vrai scandale.

Dans l'imaginaire, la mémoire des musulmans au Proche-Orient, la croix n'est pas celle de Jésus, mais celle des croisés, celle des croisades, et les chrétiens sont appelés Salibiyyin... Et c'est en ce sens que les islamistes y font référence.

Comment aller plus loin ?

Deux dimensions essentielles de notre foi sont provoquées à un approfondissement par la rencontre de nos frères musulmans. Je les exprimerai ainsi :

● *Respecter le Mystère de Dieu et exprimer ce que la foi chrétienne en dit :*

La vie avec nos frères de l'Islam nous conduit à beaucoup de pudeur quand nous parlons de Dieu.

Il nous faut éviter l'attitude que Jésus lui-même dénonce chez les Scribes et les Pharisiens, qui mettent la main sur Dieu.

Mais, dans le même temps, nous devons être fidèles à ce que Jésus nous révèle et, j'ose dire, nous révèle du cœur de Dieu, du centre de son mystère. Pour reprendre les formules de l'un ou l'autre : Dieu est relation, Dieu est communion. (Dieu surtout dans le don et le partage).

La place de l'humanité de Jésus, du Christ, dans notre chemin vers le Père : C'est un caractère de notre spiritualité, j'allais dire « catholique », que l'attachement à Jésus dans son humanité. La personne de Jésus est le lieu où des hommes peuvent s'accrocher à Dieu.

Jésus, dans et par son humanité, est proche des exclus, des rejetés, et nous révèle ainsi un amour privilégié de Dieu pour eux. Cela aussi est une des caractéristiques de notre foi chrétienne que l'on ne trouve pas de la même manière en Islam.

Enfin, une question liée à ce qui précède : N'allons-nous pas trop vite et trop facilement quand nous adoptons certaines expressions théologiques contemporaines ? Par exemple quand nous parlons d' « un Dieu crucifié » (J. Moltman) ou de « l'Humilité de Dieu » (F. Varillon) ? Ce sont des titres de livres qui expriment en termes chrétiens des aspects du mystère de Dieu, tels que nous pouvons le percevoir. Mais ces expressions sont-elles compréhensibles par des musulmans ? ne faut-il pas dès lors avoir le souci de les formuler autrement ?

Comment alors comprendre la mission ?

● Une conviction commune :

Il y a d'abord ce qui ressort comme une conviction commune à la MDF, c'est que la rencontre des autres est le lieu de la grâce et de la conversion.

Il n'y a pas deux temps, celui de la foi chrétienne acquise... puis celui de la rencontre. Mais c'est dans la rencontre elle-même, y compris dans son aspect contestant et provoquant, que se joue pour nous la rencontre de Dieu et que se découvre et s'affirme notre foi. Cette démarche nous situe dans l'Eglise de France au moment où des clivages s'opèrent précisément sur cet aspect, caractéristique de ce que nous sommes.

En réponse à la question posée : « Refaire chrétiens nos frères », beaucoup ont rappelé qu'il s'agit d'abord de la conversion du missionnaire, c'est-à-dire de la nôtre, avant celle des autres.

La rencontre des autres nous fait mieux percevoir la distance que nous avons, que chacun d'entre nous a, avec l'Évangile.

Au sujet de la mission, comme le rappelle l'un de nous : « Dieu seul est le maître de mission ». Ce n'est pas nous d'abord, mais Dieu Lui-même qui est le seul maître de la mission.

Cela veut dire aussi que la rencontre des autres, et des autres croyants, est une invitation à nous convertir, à être davantage évangélique, à faire grandir en nous l'être chrétien : « Si tu savais le don de Dieu » (Jn 4/10).

● *Une joie, un don à partager :*

Si nous disons tous qu'il ne s'agit pas de « faire chrétiens nos frères » comme il y a 30 ou 40 ans, dans le même temps nous pensons que la foi qui nous habite, que nous avons reçue, dont nous vivons et qui est liée à Jésus-Christ est pour nous une source de joie. Nous ne voyons pas pourquoi nous ne souhaiterions pas la communiquer et la partager.

Enfin, dans le même esprit, comment ne pas souhaiter que des musulmans puissent vivre de l'Esprit de Jésus, que des musulmans découvrent le Jésus de l'Évangile, qui n'est pas le Jésus du Coran, sans nécessairement devenir chrétiens ?

Eglise - Royaume et Mission :

Pour illustrer cette perspective et ce rapport Eglise - Royaume et Mission, voici deux textes qui en expriment bien le sens :

« L'Eglise est d'abord le signe du salut, signe du Royaume à venir qui est déjà là. L'Eglise est d'abord au service du Royaume qui vient et non au service d'elle-même. Elle n'est pas propriétaire des dons de Dieu.

« La finalité profonde de l'Eglise est de travailler en vue du Royaume de Dieu qui est à l'horizon de toutes les religions.

« La mission de l'Eglise est de l'ordre de l'Epiphanie et elle a un rôle spécifique
« dans l'ordre de la manifestation pour être sacrement, signe de salut, un signe
« plus large qui est hors de ses frontières » (1).

« Ce que nous ressentons avec de plus en plus d'évidence et que nous voulons
« dire avec force, c'est que l'Eglise de Jésus-Christ ne peut prendre conscience de
« sa mission au long des temps, accéder au contenu toujours vivant de la révéla-
« tion qui lui a été faite en Christ, que dans et par le rapport aux autres.

« Les autres, ni annexés, ni dévalorisés, ni exclus, mais considérés comme partie
« de ce Peuple de Dieu qui est la vocation différenciée de l'humanité tout en-
« tière, dans la diversité de son histoire et de ses formes.

« Les autres, irréductibles, résistants, mais eux aussi habités, poussés par l'Esprit
« et porteur d'une Parole de Dieu » (2).

*L'horizon de la mission n'est pas l'Eglise, mais le Royaume. Si on peut parler de
la mission, c'est dans cette perspective-là et j'utiliserai volontiers le terme de « com-
mune vocation de l'homme » (chrétiens et musulmans).*

(1) Claude Geffré, O.P. — La théologie des religions chrétiennes vingt ans après Va-
tican II. Islamochristiana n° 11 - 1985 (Rome - revue du PISAI).

(2) Christophe Roucou — L.A.C. n° 122, février 1987 — p. 20.

Quelques éléments de réflexion

Après l'exposé de Christophe Roucou, présenté dans les pages précédentes, les membres du groupe « Islam - M.D.F. » ont échangé diverses réflexions dont nous donnons ici un écho.

La recherche reste ouverte et le groupe serait heureux de recevoir les réactions de ceux que la rencontre de l'Islam préoccupe. Pour cela, se mettre en rapport avec Jobic Kerlan, 7, rue du Dessous des Berges, 75013 Paris.

■ LA PLACE DE JESUS DANS NOS VIES

Il est apparu dans les différentes interventions que Jésus occupait une place centrale dans nos vies et qu'il était, pour chacun d'entre nous, l'élément clef de notre chemin vers Dieu.

Tous nous tenons à l'humanité de Jésus, à un Jésus à la fois pleinement homme et pleinement tourné vers le Père (1). Un Jésus qui a partagé notre condition humaine, et cela jusqu'au bout, jusqu'à « en crever ». Plusieurs ont rappelé combien la proximité de Jésus et son identification avec les exclus et les rejetés, au cours de sa vie en Palestine, nous révélait quelque chose de fondamental sur Dieu. Il est vraiment le signe de l'amour de Dieu.

A la différence de nos amis musulmans, pour nous, Jésus n'est pas seulement un messager et un prophète, mais il est lui-même « le messager » et « la Parole de Dieu ».

Il s'en suit que ce que nous exprimons du Christ et de Dieu aujourd'hui dans notre compagnonnage avec des musulmans ne peut faire abstraction de ce que nous pensons. Certes, nous devons être attentifs à ce que nos amis nous disent du Mystère de Dieu, mais nous ne devons pas enfermer Dieu dans des formules ; il nous faut toujours aller au delà.

(1) Prologue de Saint Jean (1/18).

■ LE LANGAGE

Si nous n'avons pas vocation à nous taire, nous rencontrons cependant des difficultés dans le partage et la communication dans la rencontre avec l'Islam. C'est ainsi que des expressions ont été relevées qui soulignent les problèmes posés par le langage, en particulier les termes « Fils de Dieu », « Jésus tourné vers le Père », « Jésus visage de Dieu », etc.

Il y a certainement une difficulté réelle à traduire et à exprimer notre foi de manière accessible, tout en étant en vérité avec nous-mêmes.

Plus profondément, il y a une inadaptation du discours théologique à rendre compte de notre foi chrétienne, en particulier sur la personne du Christ et le mystère trinitaire. Plusieurs parmi nous ont été interpellés sur ces aspects fondamentaux de notre foi.

Pas de double langage :

Nous ne pouvons pas cependant accepter un double langage et nous devons pouvoir tenir sur la foi le même discours à des chrétiens et à des musulmans. Nous devons être en vérité avec nous-mêmes et avec nos amis, et refuser la double parole. Dès lors, comment rendre compte de notre foi trinitaire ? Qu'est-ce à dire qu'un seul Dieu en trois personnes ?

Les réponses à ces questions varient selon chacun :

Plusieurs se disent interpellés par les musulmans sur la personne de Jésus et sont conduits à s'interroger et à regarder Jésus autrement. En ce sens-là, ils pensent que nous avons quelque chose à apprendre de nos amis musulmans sur la personne de Jésus, en particulier dans le domaine du langage et de la formation de notre foi au Christ.

Ce qui paraît important pour l'un de nous, c'est l'interrogation sur sa propre foi et sur le contenu du message chrétien... en prenant en compte le poids de l'histoire qui en a marqué l'expression. C'est ainsi qu'il préfère utiliser des expressions telles que « Dieu est communauté ». « Dieu est relation »... plutôt que le concept trinitaire.

Mais ce qu'il faut retenir de cet échange sur le langage et la communication et qui est essentiel, c'est la qualité de relation et de confiance qui peut exister entre des chrétiens et des musulmans : Après m'avoir écouté parler ce Dieu, de Jésus et de l'Esprit Saint, voici ce que des amis turcs m'ont dit : « Pour nous Musulmans, il y a un Dieu Unique, Allah. Nous n'avons pas très bien compris ce que tu nous as dit de ta foi. Mais, nous te faisons confiance, à toi personnellement, parce que nous te connaissons bien et nous te voyons vivre ».

■ LE TERRAIN DE LA RENCONTRE, CELUI DE LA VIE ET DES HOMMES.

C'est un fait que pour tous, ce n'est pas d'abord sur le plan de la réflexion théologique que nous nous situons. Il nous faut bien constater comme le souligne l'un de nous, « que les religions sont souvent sources de division et de blocage, alors que le vécu est un lieu de partage ».

C'est pourquoi, c'est dans la vie quotidienne que l'on se retrouve naturellement : à l'école avec les élèves, les collègues et les parents. C'est dans le cadre de la vie sociale et du quartier que l'on partage les mêmes préoccupations. Les questions d'actualité comme la Palestine y sont présentes.

Le partage qui s'enracine d'abord dans les réalités concrètes permet de provoquer la naissance d'une conscience commune pour déboucher éventuellement sur une parole commune. Ce partage peut déboucher aussi sur le terrain de la foi : « ce sont alors les fruits de l'arbre... ».

■ LA RENCONTRE DE CROYANTS A CROYANTS.

L'un de nous après de longues années de confiance et d'amitié avec des amis musulmans souligne l'importance, pour la profondeur du dialogue, « d'être accepté comme on est ».

Une anecdote illustre bien son propos : après un échange sur Jésus avec un Imam turc, à l'occasion de la circoncision, voici ce que lui dit un autre turc :

« J'ai bien compris ce que l'Imam t'a dit et voici ce que je pense : Dieu, il est Unique. Toi, tu l'appelles Dieu. Il a voulu que tu naisses dans la religion catholique et que tu sois prêtre, et que moi, je sois musulman.

« Eh bien, ce que je demande à Dieu, c'est que tu sois fidèle à ta religion, que tu vives bien ta foi et que tu sois soumis à Allah, et que moi, je sois toujours un bon musulman. Si on fait cela, si on est fidèle chacun, on arrivera toujours à nous aimer et Dieu sera dans notre cœur ».

Cette qualité de relation et de partage, stimule notre foi et inspire nos méditations dans la Bible. Pour autant il faut reconnaître que le dialogue de croyant à croyant, n'est pas toujours facile.

« Il n'est pas évident de pouvoir s'exprimer en groupe, sur sa propre foi, avec des musulmans et avec des juifs et apporter par exemple des réponses à des questions comme celle de la non-croyance : « Pourquoi y a-t-il des gens qui ne croient pas » ? Ou encore : « Qu'y a-t-il de commun entre croyants des grandes religions » ?

Il nous faut donc apprendre la langue des autres pour que nous puissions être compris. Pour qu'un dialogue plus approfondi puisse exister, il semble bien qu'il faille d'abord réunir les conditions à partir de la rencontre et de la pratique sur le terrain.

Dans ce domaine, il est fait référence aux travaux du GRIC et à leur publication « Ces Ecritures qui nous questionnent » (2) qui demeurent une grande première. La réflexion de notre groupe participe de la même démarche et fait partie de notre responsabilité chrétienne.

■ MODERNITE ET SECULARISATION

Ce sujet a été simplement évoqué au cours de cet échange. Mais il a paru suffisamment important pour qu'il ait été retenu comme thème de réflexion du groupe dans les mois à venir.

C'est à l'occasion d'une discussion sur la Mosquée de Paris que la question du « statut des musulmans en France » a été abordée dans un des groupes. Ce fut le débat le plus important qu'il y ait eu depuis deux ans.

Le sujet déborda naturellement sur le statut de l'Eglise et sur celui de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ainsi que sur celui de la laïcité et de la sécularisation.

La question de la place des musulmans dans la société française n'est pas nouvelle. Elle devient sans doute plus urgente en raison de l'importance de la communauté musulmane et aussi de sa vitalité.

Sur ce point précis, plusieurs parmi nous se sont interrogés sur le rôle que nous, chrétiens, avons à tenir dans la reconnaissance qui doit être accordée aux musulmans. N'avons-nous pas une responsabilité à assumer auprès de nos amis musulmans dans leur revendication à exister et à être reconnus comme tels ? N'y a-t-il pas là « des préalables à l'acculturation de la foi à faire valoir » ?

Cela conduit nécessairement à se poser la question de la représentativité des musulmans de France (étrangers et Français musulmans).

Il existe des instances plus ou moins représentatives, en particulier la Mosquée de Paris et la Fédération Française des Musulmans de France. Mais ce ne sont pas les seules.

Peut-on espérer voir dans un proche avenir la naissance d'un « Conseil Islamique de France » rassemblant les différentes tendances ? C'est ce que souhaitent les autorités civiles du pays. Pour le moment, il ne semble pas que ce soit dans les perspectives prochaines.

(2) Edition le Centurion, Paris - 1987.

Si l'on est lancé aux frontières et au delà des frontières, chez l'autre, il est sûr qu'un certain nombre de stabilités dans lesquelles on se meut quand on est chez soi, disparaissent. Un certain nombre de repères s'estompent. Entraîné par l'autre, on se trouve, malgré soi, consentant ou n'y consentant pas, mis en demeure de faire la vérité avec l'autre. C'est là que des questions très radicales se posent, sur ce qu'est l'autre, ce qu'il propose, sa vérité.

Dans une relation, dans une rencontre, nous ne sommes pas nus. Il n'y a pas d'homme universel abstrait. Non seulement chacun est planté dans une identité avec ce qui lui est propre et qui fait qu'il est lui-même, mais il est façonné par une histoire, par un milieu, une culture, éventuellement par une religion.

Prenant comme point de départ la différence, je mesure le chemin à parcourir pour rencontrer l'autre. Le danger est toujours de rencontrer l'autre par où il me ressemble, de ne retrouver en l'autre que ce en quoi il me ressemble. Au terme, c'est le risque de ne jamais le rencontrer car, justement, ce qui fait sa spécificité ne me ressemble pas, échappe. Ce qui vaut de la rencontre personnelle vaut aussi pour la rencontre des cultures ou des religions.

(Extrait d'une intervention de Pierre Claverie, évêque d'Oran, à une session « Pays Arabes », en juillet 1989 à Fontenay-sous-Bois.

Mission et connivence

Ce numéro de la Lettre aux Communautés, consacré à la mission, était conçu et pratiquement achevé avant que ne paraisse, dans le Figaro, l'interview du Père Decourtray. Beaucoup de nos lecteurs ont sans doute partagé l'émotion qu'elle a soulevée, comme en témoigne cet extrait d'une lettre de P. Moreau :

« Je souffre en pensant à tous les gars qui ont sacrifié leur vie, en France, en Amérique latine, dans des « connivences » ; je souffre pour moi aussi. Je suis un vieux bonhomme mais j'ai risqué, au sens propre du mot, ma peau chez les nazis, et en butte à l'O.A.S., pour la liberté de la Foi, de l'Eglise, sans compromission. Et je me dis, en voyant ce qui se passe aujourd'hui, que j'ai du être un « pigeon ». Je ne regrette rien, mais je souffre jusqu'à l'envie de tout foutre en l'air ; ce que je ne ferai pas car je crois trop à Jésus-Christ. Mais quelle tristesse dans la vieillesse ! ».

Nous laissons au Père Decourtray le soin de se démarquer ou de ratifier la présentation et l'exploitation qui ont été faites de ses propos par le Figaro et d'autres journaux de droite.

Mais il nous est difficile de ne pas réagir sur des sujets qui nous concernent au plus vif car ils touchent à la conception de la mission, comme à la manière dont nous avons essayé de la vivre depuis l'origine de la Mission de France.

Nous ne prétendons pas avoir été des témoins de l'Évangile toujours authentiques...

Comme tout le monde aujourd'hui, nous sommes sensibles aux questions soulevées par l'évolution du monde. Nous entendons nous y confronter avec les autres dans la double fidélité à l'Évangile et à nos solidarités.

Cela demande plus d'espace et de temps que ceux dont nous disposons pour ce numéro de la Lettre aux Communautés.

Pour l'heure nous publions, dans les deux pages suivantes, en y souscrivant entièrement, la prise de position d'André LAFORGE, ancien Vicaire général de la Mission de France.

— le Comité de rédaction —

Des paroles qui demandent réparation et justice

Quand des cardinaux français sont interviewés ou questionnés par un journaliste du Figaro (5 et 6 janvier) sur les événements de l'Est européen, surtout quand ce dernier ajoute son commentaire pour préciser les cibles, le réquisitoire est sévère... et les mots pèsent lourd.

Dans l'interview, il est répondu à une interrogation sur l'Eglise de France que, dans l'après-guerre, on a plus « insisté sur l'urgence du témoignage... que sur les risques de l'idéologie ».

« Le reproche qu'on peut faire aux pasteurs qui se situaient dans une perspective essentiellement missionnaire, c'est qu'ils n'ont pas été suffisamment sensibles à certains dangers. Dans un souci de maintenir la communion avec les plus engagés on s'est laissé entraîner à une certaine connivence ».

Le sous-titre du journal (qui est de la rédaction) va plus loin : « Le primat des Gaules admet pour la première fois que, par souci de maintenir la communion avec divers groupes, la hiérarchie catholique s'est laissée entraîner à certaines connivences avec le marxisme ».

Le commentaire du journaliste, le lendemain, précise : « Il s'agit de certains évêques, compagnons de route de l'Action catholique ouvrière »... Et, pour que la charrette soit pleine, il ajoute le soutien au Nicaragua, le Salvador, la théologie de la libération sans oublier « l'Eglise des pauvres ».

« *connivence* »

L'arrosage est donc général. Tout y passe. Les journalistes ont une fonction essentielle... tout de même ; nous n'avons pas à leur donner l'occasion et une base pour « diriger » l'Eglise de France. Quant à nous, l'aspect public de ce jugement nous amène, dans la douleur, à réagir publiquement.

D'après le dictionnaire, « connivence » veut dire complicité morale, fermer les yeux.

Militants ouvriers et prêtres-ouvriers, nous avons vécu, c'est vrai, la connivence de l'amitié dans les ateliers et les chantiers. Nous avons été présents et actifs, « ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas », dans les combats de la justice et de la paix. Nous avons été, souvent dans la souffrance, solidaires d'une Eglise que nous aimons malgré les connivences certaines avec le capitalisme libéral dont nous constatons la perversité dans le chômage, la

société à deux vitesses, l'exclusion, la précarité des peuples du tiers monde.

Nous avons cru que tous les hommes avaient droit à l'Evangile sans aucun préalable de race, de culture... ou d'idéologie. Témoins de la foi, dans la joie du Concile Vatican II, beaucoup ont voulu vivre les « risques » de la mission. L'Eglise ne nous entraînait-elle pas dans sa conversion : de l'anathème au dialogue pour engager ce dernier avec nos compagnons de chemin ?

Pourquoi mettre en doute l'authenticité de la foi vécue par tant d'hommes et de femmes, d'évêques et de prêtres ? Le P. Ancel, dans ses conversations avec des militants communistes, vérifiait toujours scrupuleusement avec un témoin (j'étais celui-là) le contenu de ses échanges. Il n'était pas le seul à agir ainsi.

Au moment où des hommes, des femmes, sincères, croyants

ou non, sont bousculés par les événements, peut-on accepter de tels jugements qui piétinent la souffrance et la foi de chrétiens lucides autant que généreux ?

Des partages et une longue « communauté de destin » avaient amené des membres du PC à s'interroger sur l'athéisme et la privatisation de la foi.

Aujourd'hui, les dégâts risquent d'être lourds. Criant sa douleur vers Dieu dans la prière, une militante disait ces jours-ci : « Je veux bien me laisser questionner par toi, mais juger, condamner par ton Eglise... comment y reconnaître ton Amour... Peut-être ton Royaume est-il pour tous les hommes... sauf les communistes ».

Des paroles rapides et injustes demandent réparation et justice. Quand viendront-elles ?

André LAFORGE
Prêtre, Lyon

BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS MISSION DE FRANCE B.P. 18 - 94121 FONTENAY-S-BOIS cedex

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

● Pour votre abonnement 1990, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

— Lettre aux Communautés ordinaire	155 F	<input type="checkbox"/>
de soutien	180 F	<input type="checkbox"/>
— Au-delà de l'hexagone (1)	80 F	<input type="checkbox"/>

● Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage

Prénom, Nom, adresse :

● Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de « Lettre aux Communautés » (C.C.P. Paris 21 596 44 V)
Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ frs.

(1) Dossiers d'information sur des sujets d'actualité.